HAL
open science

Fragments d'histoire : la vaisselle de terre dans une maison de Smyrne au XVIIIe siècle

Véronique François, Akin Ersoy

▶ **To cite this version:**

Véronique François, Akin Ersoy. Fragments d'histoire : la vaisselle de terre dans une maison de Smyrne au XVIIIe siècle. Bulletin de Correspondance Hellénique, 2011, 135.1, pp.377-419. 10.3406/bch.2011.7838 . halshs-00998807

HAL Id: halshs-00998807

https://shs.hal.science/halshs-00998807

Submitted on 29 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bulletin de correspondance hellénique

Fragments d'histoire : la vaisselle de terre dans une maison de Smyrne au XVIIIe s.

Véronique François, Akin Ersoy

Citer ce document / Cite this document :

François Véronique, Ersoy Akin. Fragments d'histoire : la vaisselle de terre dans une maison de Smyrne au XVIIIe s.. In: Bulletin de correspondance hellénique. Volume 135, livraison 1, 2011. pp. 377-419;

doi : https://doi.org/10.3406/bch.2011.7838

https://www.persee.fr/doc/bch_0007-4217_2011_num_135_1_7838

Fichier pdf généré le 25/11/2019

περίληψη

Αποσπάσματα ιστορίας : η κεραμεική σε μια οικία της Σμύρνης του 18ου αιώνα

Το 2010, διεξήχθη μια ανασκαφή στη συνοικία Şifa της Σμύρνης, στα ανώτερα στρώματα της οποίας αποκαλύφθηκαν τα κατάλοιπα μιας μεγάλης οθωμανικής οικίας και άφθονη κεραμεική. Ανήκει σε διάφορους τύπους μαγειρικών, επιτραπέζιων και χρηστικών σκευών, που χρησιμοποιούνταν σε μια οικία μιας κοσμοπολίτικης μεγαλούπολης της ανατολικής Μεσογείου στο δεύτερο μισό του 18ου αιώνα. Πλάι στην εντόπια παραγωγή, βρίσκουμε ένα ευρύτατο δείγμα κεραμεικής προερχόμενης από άλλα ανατολικά και βαλκανικά εργαστήρια αλλά και μια μεγάλη ποικιλία ξένων προϊόντων, ιδιαίτερα ευρωπαϊκών, που μαρτυρούν τις εμπορικές σχέσεις μεταξύ δύο μεγάλων λιμανιών της Μεσογείου, της Μασσαλίας και της Σμύρνης. Πράγματι, η Σμύρνη, που ήταν το σημαντικότερο λιμάνι για το γαλλικό εμπόριο και το μεγαλύτερο και πλουσιότερο της Οθωμανικής αυτοκρατορίας, χρησιμοποίησε τα εμπορικά ρεύματα με προέλευση ή ενδιάμεσο σταθμό τη Μασσαλία για να προμηθευτεί κεραμεική.

Résumé

En 2010, une fouille ouverte dans le quartier de Şifa à Izmir a permis de dégager, dans les niveaux de surface, les vestiges d'une grande maison ottomane. Dans ces contextes, la céramique était abondante. Elle illustre les différents types de vaisselle culinaire, de table et de service, employés dans une demeure d'une grande ville cosmopolite de Méditerranée orientale, dans la seconde moitié du XVIIIe s. Aux côtés des productions locales, on trouve un large échantillonnage de céramiques produites dans d'autres ateliers anatoliens et balkaniques mais aussi une grande variété de produits étrangers, en particulier européens, qui témoignent des relations commerciales établies entre deux grands ports de Méditerranée, Marseille et Smyrne. En effet, l'approvisionnement en vaisselle de terre de Smyrne – le port le plus important pour le commerce français, le plus vaste et le plus riche de l'Empire ottoman – a bénéficié des flux commerciaux dont Marseille était l'origine ou le relais.

Abstract

Fragments of history : the pottery used in a house in Smyrna (18 th century)

In 2010, in Izmir, an excavation conducted in Şifa district allowed the uncovering, in the surface levels, of the remains of a large Ottoman house. In these contexts, the ceramic was abundant. It illustrates the different types of cooking, serving and table wares employed in a house of a large cosmopolitan city of the Eastern Mediterranean in the second half of the eighteenth century. Alongside local productions, there is a broad sampling of ceramics produced in other Anatolian and Balkan workshops but also a wide variety of foreign products, in particular European ones, that reflect the particular commercial relations established between two major ports of the Mediterranean, Marseille and Smyrna. Indeed the supply in pottery of Smyrna— the most important port for French trade, the largest and richest of the Ottoman Empire— has benefited from trade flows of which Marseille was the origin or the relay.

BY: $ = creative commons

Fragments d'histoire : la vaisselle de terre dans une maison de Smyrne au XVIIIe s.

Véronique FRANÇOIS, Akın ERSOY *

RÉSUMÉ En 2010, une fouille ouverte dans le quartier de Şifa à Izmir a permis de dégager, dans les niveaux de surface, les vestiges d'une grande maison ottomane. Dans ces contextes, la céramique était abondante. Elle illustre les différents types de vaisselle culinaire, de table et de service, employés dans une demeure d'une grande ville cosmopolite de Méditerranée orientale, dans la seconde moitié du XVIIIe s. Aux côtés des productions locales, on trouve un large échantillonnage de céramiques produites dans d'autres ateliers anatoliens et balkaniques mais aussi une grande variété de produits étrangers, en particulier européens, qui témoignent des relations commerciales établies entre deux grands ports de Méditerranée, Marseille et Smyrne. En effet, l'approvisionnement en vaisselle de terre de Smyrne – le port le plus important pour le commerce français, le plus vaste et le plus riche de l'Empire ottoman – a bénéficié des flux commerciaux dont Marseille était l'origine ou le relais.

ΠΕΡΙΛΗΨΗ *Αποσπάσματα ιστορίας: η κεραμεική σε μια οικία της Σμύρνης του 18^ου αιώνα*
Το 2010, διεξήχθη μια ανασκαφή στη συνοικία Şifa της Σμύρνης, στα ανώτερα στρώματα της οποίας αποκαλύφθηκαν τα κατάλοιπα μιας μεγάλης οθωμανικής οικίας και άφθονη κεραμεική. Ανήκει σε διάφορους τύπους μαγειρικών, επιτραπέζιων και χρηστικών σκευών, που χρησιμοποιούνταν σε μια οικία μιας κοσμοπολίτικης μεγαλούπολης της ανατολικής Μεσογείου στο δεύτερο μισό του 18^ου αιώνα. Πλάι στην εντόπια παραγωγή, βρίσκουμε ένα ευρύτατο δείγμα κεραμεικής προερχόμενης από άλλα ανατολικά και βαλκανικά εργαστήρια αλλά και μια μεγάλη ποικιλία ξένων προϊόντων, ιδιαίτερα ευρωπαϊκών, που μαρτυρούν τις εμπορικές σχέσεις μεταξύ δύο μεγάλων λιμανιών της Μεσογείου, της Μασσαλίας και της Σμύρνης. Πράγματι, η Σμύρνη, που ήταν το σημαντικότερο λιμάνι για το γαλλικό εμπόριο και το μεγαλύτερο και πλουσιότερο της Οθωμανικής αυτοκρατορίας, χρησιμοποίησε τα εμπορικά ρεύματα με προέλευση ή ενδιάμεσο σταθμό τη Μασσαλία για να προμηθευτεί κεραμεική.

SUMMARY *Fragments of history: the pottery used in a house in Smyrna (18th century)*
In 2010, in Izmir, an excavation conducted in Şifa district allowed the uncovering, in the surface levels, of the remains of a large Ottoman house. In these contexts, the ceramic was abundant. It illustrates the different types of cooking, serving and table wares employed in a house of a large cosmopolitan city of the Eastern Mediterranean in the second half of the eighteenth century. Alongside local productions, there is a broad sampling of ceramics produced in other Anatolian and Balkan workshops but also a wide variety of foreign products, in particular European ones, that reflect the particular commercial relations established between two major ports of the Mediterranean, Marseille and Smyrna. Indeed the supply in pottery of Smyrna—the most important port for French trade, the largest and richest of the Ottoman Empire—has benefited from trade flows of which Marseille was the origin or the relay.

* Respectivement AMU, CNRS-LA3M, Aix-en-Provence et Dokuz Eylül Üniversitesi, Izmir.

Abréviations bibliographiques :

Amouric, Richez, Vallauri 1999 = H. Amouric, Fl. Richez, L. Vallauri, *Vingt mille pots sous les mers*.

François 2008 = V. François, « Jarres, terrailles, faïences et porcelaines dans l'Empire ottoman (xviiie-xixe siècles) », *Turcica* 40.

La fouille d'une grande maison ottomane, qui s'inscrit dans le cadre du programme *Excavation, Research and Restoration Works at the Ancient City of Smyrna*, constitue une opportunité remarquable pour étudier un ensemble homogène de céramiques révélant ainsi ce que pouvait être un vaisselier smyrniote dans la deuxième moitié du XVIIIe s.

En 2008, Akın Ersoy et son équipe ont ouvert une fouille de sauvetage dans le quartier de Basmane à Izmir[1]. Ils ont ainsi dégagé, à proximité de l'hôpital moderne de Şifa (Özel Şifa Hastanesi) et de la mosquée Hurşudiye, dans les niveaux de surface, une grande maison ottomane qui s'ouvrait à l'Ouest sur une rue pavée (1301 Sokak) rejoignant le grand axe de Fevzi Paşa Bulvarı. Il ne restait de cette demeure que les murs arasés. Le plan peut donc être restitué en partie (**fig. 1**, p. 406). Un long vestibule central desservait de chaque côté trois pièces, d'une vingtaine de mètres carrés pour les plus grandes. Une d'entre elles au moins était dallée de marbre. À l'arrière de la maison, deux fosses d'aisance fonctionnaient avec ces niveaux. Cette habitation est de type ottoman classique dit « à sofa central » tel qu'il a été défini par Sedad Hakki Eldem[2]. Il est possible que la maison de Şifa s'apparente aux demeures anciennes de même plan et d'un étage qui sont encore nombreuses dans ce quartier de Basmane. On y pénètre par un escalier central, de trois ou quatre marches, en retrait. Il permet d'atteindre un grand vestibule qui donne accès, à son extrémité, à un jardin, et latéralement à deux ou trois pièces. En façade, au premier étage, une porte-fenêtre s'ouvre sur un balcon central à balustrade en métal ouvragé. Quant au mode de construction, il correspond peut-être à celui décrit par le voyageur Paul Lucas, au début du XVIIIe s. Il rapportait que, pour se défendre des dégâts causés par les séismes fréquents, on construisait à Smyrne des maisons basses, en pierre depuis les fondations jusqu'à une hauteur de 10 à 15 pieds, le reste étant constitué de pièces de bois entrelacées dont les intervalles étaient remplis de terre et enduits de chaux[3]. Il est difficile d'en dire davantage sur cette habitation à partir des seuls vestiges architecturaux et c'est l'étude des céramiques, abondantes dans ces contextes, qui prend le relais pour livrer des informations sur la date d'occupation de cette demeure cossue et sur ses occupants. Ces découvertes illustrent les différents types de vaisselle culinaire, de table et de service, employés dans cette grande ville cosmopolite, le premier port de l'Empire ottoman.

1. Cette fouille a été menée dans le cadre du programme cité, soutenu par le ministère de la Culture et du Tourisme de la république de Turquie et par la Dokuz Eylül Üniversitesi. Pour un aperçu des découvertes voir A. Ersoy, M. Önder, *Antik Smyrna Seçilmiş eserler ve sikkeler – Selected Findings and Coins from Ancient Smyrna, 2007-2009* (2011) ; A. Ersoy, « İzmir Konak İlçesi Şifa Parseli Kazıları », *Arkeoloji Dergisi* XIV/2 (2009), p. 1-33.
2. S. H. Eldem, *Türk Evi Osmanlı Dönemi – Turkish Houses Ottoman Period*, vol. I-III (1984).
3. *Voyage du Sieur Paul Lucas au Levant* (1704) cité dans P. Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIe siècle* (1896), p. 417.

Aux côtés des productions locales, identifiées à partir du matériel découvert dans les fouilles de Kadifekale et de l'agora d'Izmir[4], le vaisselier de cette maison comprenait un bel échantillonnage de céramiques fabriquées dans d'autres ateliers anatoliens et balkaniques ainsi qu'une grande variété de produits étrangers – des céramiques culinaires, des poteries communes, des faïences plus ou moins grossières, des faïences fines et des porcelaines. Ces découvertes témoignent d'une multiplicité des sources d'approvisionnement, à courte et moyenne distances (ateliers locaux et ottomans) et beaucoup plus lointaines avec des importations de Provence (ateliers de la vallée de l'Huveaune, de la région de Vallauris, de Moustiers et de Varages), de Ligurie, de Toscane, des Marches, de Campanie, de Delft, de Meissen, d'Angleterre et de Chine. Selon toute vraisemblance, l'essentiel des importations européennes est parvenu jusqu'aux marchés smyrniotes par l'entremise du commerce marseillais. L'approvisionnement en vaisselle de terre du grand port de Smyrne – le plus important pour le commerce français, le plus vaste et le plus riche de l'Empire ottoman – a sans doute bénéficié des flux commerciaux dont Marseille était l'origine ou le relais.

À leur échelle modeste, les marmites, les pots de chambre, les jattes, les assiettes et les tasses à café employés dans cette demeure nous font pénétrer dans l'intimité d'un foyer smyrniote en même temps qu'ils illustrent les relations établies entre deux grands ports de Méditerranée.

I. UN « VAISSELIER » COMPOSITE

I. 1. Sur le feu

La céramique culinaire est presque exclusivement représentée par des jattes allant au feu, modelées ou tournées, d'origines anatolienne et peut-être locale. Les marmites de terre ont sans doute été remplacées sur les foyers par des chaudrons métalliques. Cependant, dans cette maison, des marmites importées des ateliers de Vallauris/Biot dans le Sud de la France et des jattes allant au feu, originaires de Ligurie, étaient également employées en cuisine.

I. 1. 1. Céramiques culinaires, régionales (?)

Les pièces les plus nombreuses (**tableau 1**, p. 399[5]) sont des jattes profondes à fond plat avec des anses – tantôt plates, tantôt fendues d'une gorge – attachées à la lèvre. Le bord

4. Je remercie A. Ersoy et toute son équipe pour m'avoir accueillie, en octobre 2011, à Izmir afin d'étudier une partie du matériel des fouilles de l'agora d'Izmir, de Kadifekale et de Şifa. Cette mission a été soutenue et financée par le LA3M.
5. Il apparaît que, lors du tri du matériel au sortir de la fouille, une grande partie sinon la totalité des fragments de panse ont été rejetés. Ceci explique l'absence ou le nombre très faible d'informes dans le tableau de comptage. Dans ces conditions, les chiffres qui y sont présentés fournissent seulement un ordre de grandeur relatif entre les différentes catégories.

éversé est souvent creusé pour recevoir un couvercle. Le diamètre moyen à l'ouverture est de 24 cm (**fig. 2 : 1-4**). Une marmite à petite lèvre éversée se caractérise par une anse en ruban appliquée à l'horizontale sur le haut de la panse (**fig. 2 : 5**). Des écuelles à fond plat ou légèrement convexe et lèvre éversée ainsi qu'une petite jatte à paroi épaisse et lèvre éversée, festonnée, complètent l'inventaire (**fig. 2 : 6-8**). La pâte grossière est de couleur grise, brune ou noire, et contient des paillettes de mica et de gros grains de quartz. Parfois un engobe micacé de couleur beige est appliqué sur les surfaces interne et externe **(fig. 2 : 2)**.

Un autre groupe, moins homogène, est constitué de jattes allant au feu et de pots à cuire. Une jatte à pâte rouge et cœur noir avec une lèvre épaissie à l'intérieur et une anse en boudin attachée à la lèvre et à mi-panse, est couverte, sur toute la surface intérieure, d'une glaçure incolore appliquée directement sur la pâte (effet rouge) (**fig. 3 : 1**). Le plat à cuire à pâte grise, avec une panse cylindrique, une lèvre à gorge et une anse rubanée, ainsi qu'une petite jatte à panse cylindrique et lèvre rentrante, ne portent aucune trace de glaçure à la différence d'un pot à cuire, à col court éversé et panse globulaire, tourné dans une pâte orange clair, un peu grasse, et glaçuré à l'intérieur (**fig. 3 : 2-4**).

I. 1. 2. Jattes de Savone ou d'Albisola (Ligurie) ; marmites et poêlon de Vallauris/ Biot (Alpes-Maritimes)

Une jatte à panse cylindrique et lèvre rentrante avec une anse en boudin attachée à la lèvre, réalisée dans une pâte sableuse de couleur rouge-brun, et couverte à l'intérieur d'une glaçure plombifère incolore (**fig. 3 : 5**), s'apparente aux productions ligures de la fin du XVIIIe s. réalisées dans les ateliers de Savone ou d'Albisola[6] (**carte 1**, p. 383). Deux autres poteries culinaires, glaçurées au plomb et fabriquées avec une argile rouge granuleuse, pourraient avoir la même origine – la première est une jatte à panse tronconique fine terminée par une lèvre à gorge et montée sur un fond discoïde ; la seconde est une marmite à lèvre épaissie à gorge (**fig. 3 : 6, 7**). Ces productions de la *Riviera* ligure circulaient en Méditerranée, comme en attestent une dizaine de marmites et trois jattes découvertes dans le port de la Quarantaine à Pomègues au large de Marseille[7] (**carte 1**).

6. Pour des exemples de formes, voir F. Bandini, G. Deferrari, « Savona-Priamar : un contesto di fine XVIII-inizi XIX secolo », dans *La ceramica postmedievale in Italia. Il contributo dell'archeologia. Atti XXVII Convegno internazionale della Ceramica, Albisola, 27-29 maggio 1994*, p. 67-71, fig. 1.

7. Amouric, Richez, Vallauri 1999, p. 144-145. Pomègues était une zone de quarantaine pour la ville de Marseille et les navires de retour du Levant et dont l'équipage était susceptible d'être contaminé par la peste y attendaient la fin de leur surveillance sanitaire. C'était l'occasion d'un nettoyage du navire qui conduisait à jeter à la mer une part de la vaisselle de bord ou des cargaisons endommagées. Les fouilles sous-marines effectuées dans ce port ont livré, comme nous le verrons, une grande variété de céramiques du XVIIIe s.

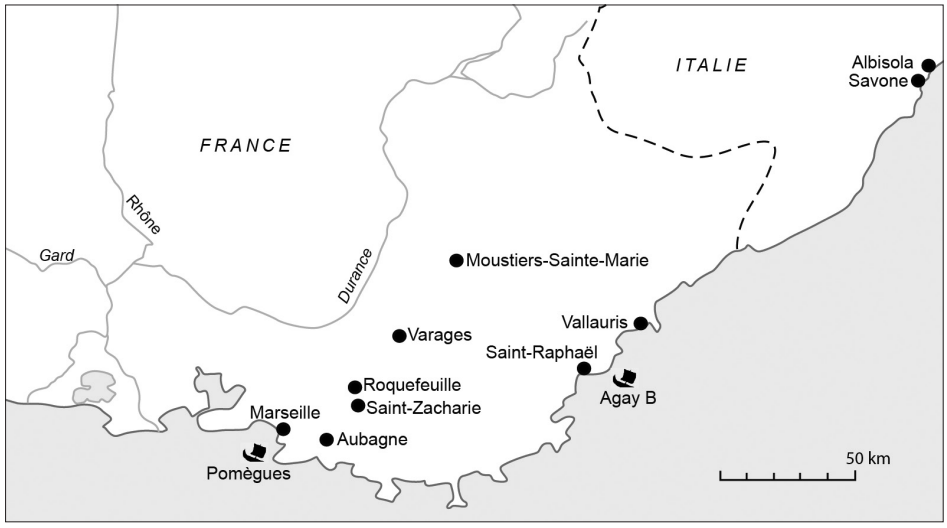
D'autres poteries culinaires proviennent des ateliers de Vallauris/Biot (**carte 1**). On trouve en effet, dans la maison de Şifa, des marmites à panse droite, à large ouverture, avec une lèvre à section carrée, plate ou creusée d'une gorge. Sur le sommet des anses rubanées, attachées sous la lèvre, une empreinte profonde de doigt est caractéristique de cette production (**fig. 4 : 1, 2**). Ces marmites sont réalisées en argile réfractaire, de couleur orange clair ou rose avec des inclusions rouges et blanches. Revêtues d'une glaçure plombifère incolore, elles sont engobées en brun orangé. L'extérieur est laissé brut. Comme l'indique L. Vallauri, la marmite est presque toujours accompagnée de l'autre produit phare de Vallauris, le poêlon. Il s'agit de casseroles basses à long manche horizontal engobé en orangé[8]. C'est effectivement le cas à Izmir, où les marmites côtoient un poêlon de Vallauris à panse hémisphérique, lèvre épaissie à l'extérieur et long manche creux, qui porte des traces de feu à l'extérieur (**fig. 4 : 3**). Depuis le XVIe s., les productions des ateliers de Vallauris/Biot (Alpes-Maritimes) remportaient un immense succès. Dans ces deux villages, les potiers réalisaient des milliers de marmites, de poêlons et de jattes – au XVIIIe s., à Vallauris, trente fabriques produisaient presque exclusivement des marmites qui avaient pour principales qualités leur argile réfractaire très résistante aux chocs thermiques et leur prix bas, deux caractéristiques qui ont contribué à leur très grande diffusion. Cette dernière était facilitée par la localisation des ateliers à proximité des côtes. Le compte des entrées du port de Marseille, étudié par H. Amouric, signale, entre 1785 et 1787, l'arrivée massive de divers types d'embarcations qui déchargeaient des « pots de terre » ou de la « terraille » prise à Golfe-Juan, Antibes, Cannes et Vallauris, les principaux ports d'expédition des productions des ateliers de Vallauris et de Biot. À Marseille, elles alimentaient non seulement le commerce local – au XVIIIe s., les marmites et les poêlons de Vallauris étaient vendus dans les Bouches-du-Rhône et en Languedoc – mais aussi celui des exportations. Éléments de la cargaison ou vaisselle de bord, des poteries culinaires de Vallauris du XVIIIe s. ont été retrouvées dans les fouilles du port de la Quarantaine à Pomègues ainsi que dans celles de l'épave d'Agay B au large de Saint-Raphaël[9] (**carte 1**). Marmites et poêlons étaient également envoyés en Italie du Nord et dans une moindre mesure en Espagne. Ils nourrissaient aussi le commerce colonial comme le montrent les découvertes faites dans les « îles françaises d'Amérique » (les Antilles), en Guyane et au Canada[10]. Ces poteries culinaires ont enfin atteint le Levant où des exemplaires, encore rares, ont été identifiés à Saint-Jean d'Acre et à Alexandrie[11]. À La Canée, en Crète, quatre marmites fragmentaires, trouvées

8. H. Amouric, L. Vallauri, J.-L. Vayssettes, *Terres de feu, de lumière et de songes... dans le Midi français Xe-XXe siècles* (2009), p. 62-91, p. 148-165.

9. Amouric, Richez, Vallauri 1999, p. 144-145.

10. *Ibid.*, p. 131-135 ; H. Amouric, L. Vallauri, « Céramiques méditerranéennes et du Midi français dans les colonies d'Amérique : fin XVIIe-XVIIIe s. Relecture et nouveaux apports », dans G. Avery (éd.), *French Colonial Pottery, An International Conference* (2007), p. 199-257.

11. Indications fournies par E. Stern et L. Vallauri que je remercie.



Carte 1. — Toponymes provençaux et ligures cités dans le texte.

dans les fouilles de Kastelli – le site de la citadelle vénitienne – possèdent certaines des caractéristiques des « terrailles » de Vallauris : la forme de la lèvre, l'anse plate avec l'enfoncement au pouce et une glaçure orange[12]. Cependant, M. Hahn considère ces marmites comme des productions crétoises imitant les *τσικαλι* fabriquées à Siphnos, un centre de production important de céramiques culinaires en Égée. Sur cette île en effet, les potiers réalisaient des marmites dont la forme est assez semblable à celle des marmites de Vallauris et qui peuvent, sans doute, être considérées comme leurs imitations[13]. Il en est de même à Chypre où on trouve, notamment à Phini, Alona et Mosphiloti, des poteries culinaires de Vallauris ainsi que leurs imitations locales[14]. Dans les documents commerciaux tels que les comptes rendus de la chambre de commerce d'Istanbul, entre 1870 et 1893, il est encore question de « poterie de Marseille » importée à Samos et de « marmites de France » transportées à Rhodes[15]. Des marmites des ateliers provençaux étaient encore vendues à Constantinople vers 1900 comme en témoignent, d'une part,

12. M. HAHN, « Modern Greek, Turkish and Venetian Periods », dans E. et B. P. HALLAGER (éds), *The Greek-Sweedish Excavations at the Agia Aikaterini Square, Kastelli, Khania 1970-1987* (1997), vol. I : 1, 189, vol. I : 2, 80-P0354/0358, pl. 57, pl. 68d : 7 ; 84-P2729, pl. 70d : 2.
13. J. VROOM, *Byzantine to Modern Pottery in the Aegean* (2005), p. 192, fig. 6.2.
14. Marmites vues par V. François au musée de Phini. I. IONAS, *Traditional Pottery and Potters in Cyprus. The Disappearance of an Ancient Craft Industry in the 19th and 20th Centuries*, *Birmingham Byzantine and Ottoman Monographs* 6 (2000), p. 69, fig. 2.51.
15. FRANÇOIS 2008, p. 88, tableau 2.

la hotte pleine d'un colporteur photographié sur une carte postale[16] et, d'autre part, les exemplaires proposés aujourd'hui chez de modestes antiquaires stambouliotes[17]. Sur le terrain, on retrouve parfois ces objets : une marmite de Vallauris, datée de la fin du XIXe s., a été découverte dans la fouille de Büyük Kesit sur l'agora d'Izmir[18] ; elle témoigne du maintien des importations à cette époque plus tardive.

I. 2. Au cellier

I. 2. 1. Pots de conserve locaux et importés du Sud de la France

Une série de petits pots, d'un diamètre à l'ouverture de 12 cm, à lèvre légèrement éversée et panse ovoïde couverte à l'intérieur d'une glaçure jaune ou verte, est issue d'une production locale comme le prouve la pâte fine de couleur orange (**fig. 5 : 1-3**). Cette production smyrniote est attestée par des trouvailles dispersées. La fouille d'une citerne byzantine, comblée après l'abandon de la forteresse du Mont Pagos en 1317, a livré de nombreuses pernettes d'époque ottomane (sans doute des XVIIe et XVIIIe s.) comme le laissent à penser leurs grandes dimensions. Il y avait, avec cet outillage de terre, des biscuits – essentiellement des bases annulaires très hautes – fabriqués, comme la plupart des pots byzantins trouvés dans la forteresse, dans une pâte bien cuite de couleur orange, de texture fine semblable à celle des trépieds. Sur l'agora, la fouille du secteur de Büyük Kesit confirme également l'existence d'une activité potière locale avec la découverte de nodules de cuivre et de plusieurs surcuits[19].

D'autres pots de conserve, plus grands (18 cm à l'ouverture), à panse ovoïde, lèvre plus ou moins éversée à section carrée ou pointue, sont réalisés dans une pâte orange vif, fine et très dure (**fig. 5 : 4, 5**). Ils sont couverts d'une glaçure incolore appliquée directement sur la pâte, donnant ainsi des tonalités chocolat ou orange à la surface intérieure. Bien que leur origine soit difficile à déterminer, il est possible cependant qu'ils proviennent d'Italie ou du Sud de la France.

I. 2. 2. Bassins

On trouve, dans cette maison, un grand bassin, à lèvre en T, tourné dans une pâte orange contenant de petites inclusions noires et blanches, et un autre de dimensions plus modestes, de fabrication locale, à panse carénée profonde et lèvre plate épaissie à l'extérieur, couvert d'une couche d'engobe beige et de glaçure verte appliquée en jus pauvre (**fig. 5 : 6, 7**).

16. H. Amouric, L. Vallauri, J.-L. Vayssettes (n. 8), p. 73, fig. 5.
17. François 2008, p. 113, fig. 1 : 3.
18. Matériel étudié par V. François en 2011.
19. La production de céramiques à Smyrne sera prochainement présentée dans une étude de V. François consacrée aux ateliers de potier dans l'Empire ottoman.

I. 2. 3. Petites jarres, vases à eau, couvercle et bouchon

Dans cet assemblage, les récipients de stockage et de service pour les liquides sont rares et très fragmentaires. Une jarre à long col cylindrique avec deux anses rubanées attachées sous la lèvre à section carrée, creusée d'une gorge destinée à l'emboîtement d'un couvercle, est tournée dans une argile orange, fine et dure (**fig. 6 : 1**). Elle ne porte aucune trace de glaçure à la différence des autres cols de jarres. Le premier est un long col fin cylindrique à lèvre plate épaissie à l'extérieur et le second, un long col annelé avec une lèvre éversée (**fig. 6 : 2, 3**). Ces deux cols de jarres sont en partie couverts d'engobe beige et de glaçure vert émeraude. Leur pâte est orange, fine et dure. Deux panses fusiformes, glaçurées à l'intérieur, montées sur un fond discoïde, de fabrication locale, pourraient être associées à ces jarres (**fig. 6 : 4, 5**). Une cruche à fond plat et panse ovoïde, dont le bec tubulaire a été arraché, est fabriquée dans une pâte fine, orange avec de petites inclusions blanches (**fig. 6 : 6**). Elle porte sur la panse de longues coulures d'engobe blanc micacé. Une autre cruche, à panse globulaire et base annulaire convexe, est issue d'une fabrication locale (**fig. 6 : 7**). Des couvercles en cloche ou à collerette ainsi qu'un bouchon, sans couverte ou glaçurés au plomb sur engobe, obturaient ces cols de jarres (**fig. 6 : 8-10**). Enfin, un vase à filtre, à pâte grise poreuse et tendre, complète l'inventaire (**fig. 6 : 11**). Le col bagué est orné de hachures grossièrement incisées et d'un anneau imprimé à la molette. Le filtre est percé de quatre trous. Ce type de récipient appartient à la grande famille des vases à filtre à pâte grise fabriqués en Syrie et en Égypte mais aussi en Tunisie, au XVIIIe s.[20].

I. 3. Pour les commodités : des pots de chambre smyrniotes et provençaux

Dans les fouilles de l'agora d'Izmir, les pots de chambre sont nombreux et souvent complets[21]. Ceux qui ont été trouvés dans la maison de Şifa, bien que fragmentaires, appartiennent au même type. Il s'agit de pots à lèvre éversée, fendue à son extrémité, avec une panse tronconique se terminant par un fond plat (**fig. 7 : 1-4**). Fabriqués localement, leur surface interne est couverte d'une glaçure incolore tantôt appliquée directement sur la pâte, tantôt posée sur une fine couche d'engobe blanc.

Les habitants de cette maison utilisaient également un pot de chambre dont l'origine n'est pas turque. Ce pot, de plus grande taille (25,5 cm de diamètre), à lèvre épaissie éversée, est fabriqué dans une pâte de couleur rouge brique, fine et très dure. L'intérieur de la panse rectiligne est couvert d'engobe blanc et de glaçure jaune brillante qui, appliquée directement sur la pâte à l'extérieur, est de couleur orange (**fig. 7 : 5**). Cette pièce est une

20. V. François, *Céramiques de la citadelle de Damas. Époques mamelouke et ottomane*, CD interactif (2008).
21. Ce matériel est étudié par Sevinç Gök Gürhan de l'Ege Üniversitesi d'Izmir.

« terraille » de Saint-Zacharie, un des ateliers de la vallée de l'Huveaune dans l'arrière-pays marseillais[22] (**carte 1**). Dans cette zone, qui s'étend d'Aubagne à Saint-Zacharie, les potiers produisaient en masse, dans une quarantaine d'ateliers, des poteries communes assez attrayantes : des pichets, des écuelles, des assiettes et des pots de chambre[23]. Ces produits peu onéreux, destinés aux basses classes de la population, alimentaient une part importante du marché marseillais et, au XVIIIe s., remportaient un succès commercial important auprès des consommateurs régionaux et languedociens. Une partie des « terrailles » de Saint-Zacharie était redistribuée par voie maritime depuis le port de Marseille. Ainsi les poteries de l'Huveaune ont atteint des contrées lointaines telles que le Sénégal, les Antilles, le Canada, la Louisiane et la Guyane[24]. Cependant, si ces céramiques ordinaires et bon marché alimentaient le commerce à longue distance de la compagnie d'Afrique et des colonies d'Amérique, comme en témoignent à la fois les découvertes de terrain et les textes, leur présence sur les marchés du Levant est encore exceptionnelle. Les découvertes smyrniotes sont les premières attestations de leur commerce en Méditerranée orientale.

I. 4. Vaisselle de service et de table

I. 4. 1. Vaisselle de table locale et importée d'autres centres ottomans

La vaisselle de service et de table employée dans cette maison au XVIIIe s. provient majoritairement des ateliers de Smyrne ainsi que d'autres centres de fabrication de l'Empire, en particulier de Çanakkale et de Kütahya, peut-être de Didymotique, et sûrement d'autres officines encore.

La vaisselle de table, fabriquée localement, a une pâte orange, fine et assez bien cuite quoique pas très dure. Ces coupes et ces coupelles sont couvertes d'un engobe appliqué en jus pauvre et d'une glaçure plombifère verte ou orange. Parfois, une couche d'engobe plus épaisse est associée à une glaçure vert émeraude. De grandes coupes à panse hémisphérique et petit marli creusé côtoient des coupelles à panse carénée peu profonde, avec un marli aux extrémités épaissies (**fig. 8 : 1-8**). La lèvre découpée de l'une d'entre elles rappelle les récipients de métal de même forme en usage à cette époque (**fig. 8 : 9**). Ces coupes sont montées sur une base annulaire et, très souvent, deux ou trois cercles en

22. V. Abel, H. Amouric, « Les ateliers de l'Huveaune à l'époque moderne », *Actes du 5e colloque sur la céramique médiévale, Rabat 11-17 novembre 1991* (1995), p. 84-87 ; H. Amouric, L. Vallauri, J.-L. Vayssettes, *Poteries d'eau. Les Eaux de la Terre, du Corps et du Ciel* (2008), p. 236-245.
23. Amouric, Richez, Vallauri 1999, p.128-130.
24. V. Abel, H. Amouric (n. 22), p. 87 ; H. Amouric (dir.), *Poteries des îles françaises de l'Amérique : productions locales et importées, XVIIe-XXe siècles, Rapport d'activité 2007* (2008) ; *id*. (dir.), *Poteries des îles françaises de l'Amérique : productions locales et importées, XVIIe-XVIIIe siècles, Rapport d'activité 2009* (2010).

relief rythment le fond, à l'intérieur. Ils ont sans doute été imprimés à l'aide d'une matrice enfoncée sur l'argile encore tendre. Quelques écuelles à fond plat, dont le diamètre à l'ouverture est compris entre 14 et 19,5 cm, complètent l'échantillonnage des céramiques à glaçure monochrome (**fig. 9 : 1-3**). D'autres pièces de vaisselle, aux formes semblables aux précédentes, présentent un aspect moins austère puisqu'elles sont ornées de longues coulures rayonnantes ou de taches peintes à l'engobe blanc ou orangé sous des glaçures pistache, jaune citron ou incolores (**fig. 9 : 4-7**). Plusieurs anneaux en relief se détachent du fond (**fig. 9 : 5, 7**) et, parfois, la panse à l'extérieur est rythmée par un bandeau de bâtonnets imprimés à la molette (**fig. 9 : 6**)[25]. Comme souvent à l'époque ottomane, ces coupes pouvaient être closes par un couvercle. Le premier est un simple couvercle à collerette dont le bouton de préhension est brisé (**fig. 9 : 10**) ; le second semble être une copie des couvercles métalliques associés généralement au « tencere » (**fig. 8 : 10**). Si l'intérieur est couvert d'une glaçure au plomb appliquée directement sur la pâte, à l'extérieur, la glaçure alcalino-plombifère posée sur engobe rappelle par sa tonalité verte un peu métallique la vaisselle de cuivre et s'apparente fort au couvercle de même forme découvert notamment dans la fouille de Stari Bar au Monténégro et daté du XVIe s.[26].

On trouvait également, dans le vaisselier de cette demeure smyrniote, les inévitables coupes réalisées dans les ateliers de Çanakkale dans les Dardanelles, en Thrace occidentale[27]. Elles portent des décors floraux peints en bleu, généralement datés de la deuxième moitié du XVIIIe s., mais sont aussi décorées d'une sorte de triangles à pétales peints en marron sous une glaçure vert pâle, une catégorie attribuée à la deuxième moitié du XVIIIe - première moitié du XIXe s. (**fig 9 : 8**). Une autre catégorie de vaisselle est représentée par de grandes coupes à lèvre en crochet avec, sur le fond, des cercles imprimés en relief, qui peuvent avoir des origines multiples (**fig. 9 : 9**). Ce type de vase était probablement fabriqué à Didymotique en Thrace[28], mais aussi à Çanakkale comme le prouvent des ratés de cuisson et, dans certains cas, la similitude des pâtes. L'association fréquente de ces deux catégories de vaisselle sur les sites laisse effectivement croire à une origine commune.

Des coupes fragmentaires peintes de taches d'engobe de type « peau de léopard » ou avec des engobes colorés mêlés sous une glaçure incolore tachetée de vert sont d'autres

25. Ce type de vase se retrouve à La Canée. Il est daté de la fin du XVIIIe s. ; Hahn 1999, vol. I : 2, pl. 47, 80-PO295.

26. M. Guštin, V. Bikić, Z. Mileusnić, *Ottoman Times, The Story of Stari Bar, Montenegro*, *Založba Annales* (2008), p. 168, fig. 89, p. 174, fig. 95. Ce type de couvercle typiquement ottoman était encore en usage en Bosnie il y a peu.

27. G. Öney, « Çanakkale Ceramics », *IVe congrès international d'Art turc, Aix-en-Provence, 10-15 septembre 1971*, *Études historiques* 3 (1971), p. 173-181.

28. C. Bakirtzis, « Didymoteichon : un centre de céramique post-byzantine », *BalkSt* 21/1 (1980), p. 147-153 ; K. Tsouris, « Ektesi anaskaphikis ereunas sto Didymoticho », *AAA* 20 (1987), p. 43-65 ; V. François, « Byzantine ou ottomane ? Une céramique peinte à l'engobe découverte en Méditerranée orientale », *Anatolia Antiqua* III (1995), p. 203-217.

représentantes des « Marbled Wares » qui ont connu un vif succès tout au long de l'époque ottomane (**fig. 9 : 10-12**). La production de vaisselle aux décors marbrés, nommée en turc « ebrulu çiniler », avait peut-être pour source d'inspiration les « Marmorizzate » de Pise qui étaient commercialisées en Méditerranée orientale au XVIIe s. Dans l'Empire ottoman, la céramique « ebruli » était réalisée dans de nombreux ateliers : à Smyrne ; à Didymotique ; dans les ateliers de l'agora d'Athènes dont une partie de la production est datée entre 1750 et 1850[29] ; à Constantinople, à proximité du cimetière d'Eyüp, où de nombreux ratés de cuisson de céramique « ebruli » étaient associés aux vestiges d'un four[30] ; en Crète, où des « Marbled Wares », avec des anneaux en relief imprimés à l'intérieur, étaient fabriquées avec une argile de la région de Réthymnon-Margaritès, selon les analyses physico-chimiques des pâtes[31].

Dans cette maison, à l'heure du café, on disposait sur des plateaux des tasses de Kütahya, des objets qui, dans les fouilles, constituent presque une constante des niveaux d'occupation du XVIIIe s. La ville de Kütahya, située en Anatolie centrale, était célèbre pour ses productions de vaisselle dès le XIVe s. et il apparaît aujourd'hui que ses ateliers ont produit, aux XVIe et XVIIe s., des céramiques de même style et de mêmes techniques que celles réalisées à Iznik[32]. À partir du XVIIIe s., la production de Kütahya s'est distinguée par la fabrication de pièces de formes et de carreaux de revêtement à pâte alcalino-calcaire, peintes au bleu de cobalt sur fond blanc ou à l'aide d'une palette colorée particulièrement riche constituée d'un jaune citron très lumineux, d'un bleu de cobalt, d'un turquoise de cuivre, d'un vert émeraude de cuivre, d'un violet de manganèse et de rouge – un sable ferrugineux – appliqués sous une glaçure alcalino-plombifère transparente[33]. Les ateliers de Kütahya, en grande partie entre les mains de potiers arméniens, fabriquaient, en plus des carreaux, de petits objets à parois fines, des brûle-parfums, des encensoirs, des œufs de suspension, des calices, des bols, des presse-citrons, des cruches et de petites aiguières ainsi que des tasses à café ou godets hémisphériques plus ou moins évasés, sans anse et toujours montés sur une base annulaire cylindrique, qui sont parfois accompagnés d'une soucoupe[34]. Les découvertes de Şifa se répartissent en deux groupes datés de la seconde

29. A. Charitonidou, « Μορφές μεταζαντινής κεραμεικής: Άθηναϊκα έργαστήρια », *Arcaiologiva* 4 (1982), p. 60-64 ; A. Frantz, « Turkish Pottery from the Agora », *Hesperia* 11/1 (1942), p. 1-28, fig. 21, 23.
30. Ö. Barışta, « Eyüpsultan'dan ebru desenli seramik ve çiniler », *Tarihi Kültürü ve Sanatıyla, Eyüpsultan Sempozyumu* III (2000), p. 156-163 ; F. Yenişehirlioğlu, « Eyüp çömlekçiler mahallesi araştırmaları », *ibid.*, p. 42-51.
31. Hahn (n. 12), vol. I : 1, p. 176.
32. Ş. Akalin, H. Yilmaz Bilgi, *Delights of Kütahya, Kütahya Tiles and Pottery in the Suna & İnan Kıraç Collection* (1997), p. 9 ; A. Altun, J. Carswell, G. Öney, *Turkish Tiles and Ceramics, Sadberk Hanım Museum* (1991), p. 50 ; J. Carswell, *Iznik Pottery* (1998), p. 48.
33. L. Soustiel, *Splendeurs de la céramique ottomane du XVIe au XIXe siècle* (2000), p. 104-108.
34. J. Carswell, C. J. F. Dowsett, *Kütahya Tiles and Pottery from the Armenian Cathedral of St. James, Jérusalem* I (1972) ; J. Carswell, *Kütahya Tiles and Pottery from the Armenian Cathedral of St. James*, Jérusalem II (1972).

moitié du XVIIIe s. : des tasses au décor floral finement dessiné en bleu (**fig. 10 : 2 , 3**) rivalisent avec des « fincan-s » et leurs soucoupes ornés de palmes et de fleurettes stylisées, de bouquets et de guirlandes fleuries très colorées parfois centrées dans un cartouche en réserve sur fond turquoise (**fig. 10 : 1, 4-8**). Si les tasses de Kütahya n'étaient pas les seuls récipients utilisés pour déguster le café dans cette maison – il y avait aussi des tasses en porcelaine de Saxe (**fig. 10 : 9-21**) et de Chine (**fig. 14 : 6-8**) – elles étaient les plus nombreuses[35]. Les productions de Kütahya étaient très répandues dans l'Empire et, dans une moindre mesure, hors ses frontières. Elles ont en effet atteint les rivages du Sud de la France et l'arrière-pays provençal comme en témoignent les trouvailles faites dans le dépotoir domestique d'un atelier de verrier à Roquefeuille dans le Var[36] (**carte 1**) ainsi que celles faites dans le dépotoir marin du port de la Quarantaine à Pomègues[37]. En Provence, elles sont souvent mentionnées dans les inventaires mobiliers des personnes de qualité. C'est peut-être par l'intermédiaire de Paul Lucas, un marchand et un antiquaire en mission en Orient, que des vases de cette nature sont parvenus en France puisqu'en 1715, il a envoyé de Constantinople « une douzaine de tasses à café avec leurs soucoupes, une tasse, deux bouteilles pour mettre de l'eau de rose, deux salières et deux écritoires, le tout en porcelaine de Cutajé[38] ». Ces céramiques anatoliennes ont voyagé beaucoup plus loin encore, puisqu'on les retrouve de l'autre côté de l'Atlantique, en Amérique du Nord[39]. Dans l'Empire ottoman, les textes rendent compte de leur diffusion – en 1753, le consul de France en Crimée précisait que s'y vendaient chaque année « deux cents paniers de fayences de Cutahié de toute espèce, comme pots, vases de toutes grandeurs, tasses à sorbet et à café[40] » – et on en retrouve la trace sur de nombreux sites dispersés sur tout le territoire. Sans en dresser un inventaire exhaustif, on relève leur présence au Proche-Orient, dans les citadelles de Damas[41] et d'Alep ; à Antioche[42] ; à Hama[43] ; à Acre[44] ;

35. Sur ces récipients, voir V. François, « Éléments pour une biographie des tasses à café dans l'Empire ottoman », *Turcica* 39 (2007), p. 293-320.
36. D. Foy, Fl. Richez, L. Vallauri, « La céramique en usage dans l'atelier de verrier de Roquefeuille (Pourrières, Var) : exemple d'un dépotoir domestique de la première moitié du XVIIIe siècle », *Archéologie du Midi Médiéval* IV (1986), p. 147.
37. Amouric, Richez, Vallauri 1999, p. 159-165.
38. H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles* I (1902), p. 358-359.
39. Références citées dans J. W. Hayes, *Excavations at Saraçhane in Istanbul. Vol. II: The pottery* (1992), p. 266, 441 n. 5.
40. Y. Miller, Ю. Миллер, « Находки турецкой керамики XVI-XVIII вв. в Крьіму », *Сообщения Государственного Зрмитажа* 26 (1965), p. 173-174.
41. V. François, « Céramiques d'époque ottomane à la citadelle de Damas », *Journal of Western Asiatic Studies, al-Rafidan* XXX (2009), p. 62, fig. 4 : 20, 21.
42. F. Waagé, *Antioch-on-the Orontes, IV. Ceramics and Islamic Coins* (1948), fig. 87 : 6, 7.
43. P. J. Riis, V. Poulsen, *Hama. Fouilles et recherches 1931-1938. Les verreries et poteries médiévales* (1957), p. 131, no 404.
44. G. Edelstein, M. Avissar, « A Sounding in Old Acre », *'Atiqot* XXXI (1997), p. 133, pl. III : 2, 3.

à Jaffa[45] ; à Jérusalem[46] ; au château de Belmont[47] ; à Burj al-Ahmar[48] et à Zi'rin[49]. À Chypre, la fouille de Kouklia qui, à l'époque ottomane, était un modeste village à vocation agricole, en a livré quelques exemplaires[50]. En Grèce, un habitant de la campagne de Béotie dégustait lui aussi son café dans une tasse de Kütahya[51], de même que des habitants de Thèbes, de Kos[52] et d'Athènes[53]. À Istanbul, elles devaient être bien nombreuses même si, jusqu'à présent, elles ne sont attestées que dans les fouilles de Saraçhane Camii et de Bodrum Camii[54]. Elles étaient employées également dans le village d'Aphrodisias/Geyre[55] ainsi qu'à Sardes[56] qui était, au milieu du XVIIIe s., selon des voyageurs hollandais, un modeste village, « the habitation of buffalos and oxen », peuplé de gardiens de troupeaux et de paysans vivant dans de modestes maisons de terre[57]. Des tasses de Kütahya sont également parvenues à Budapest[58].

I. 4. 2. Poteries, faïences, faïences fines et porcelaines importées d'Europe et de Chine

Une part non négligeable de la vaisselle de table utilisée dans cette maison était importée d'Europe. Ces assiettes en faïence et en porcelaine, employées pour le service des mets ou

45. R. Kletter, « Jaffa, Roslan Street », *'Atiqot* XLVII (2004), p. 198-200, fig.10 : 7, 8.
46. C. N. Johns, « The Citadel, Jerusalem. A Summary of Work since 1934 », *QDAP* XIV (1950), p. 190, pl. LXIII : 8, 9.
47. R. Harper, D. Pringle *et al.*, *Belmont Castle: The Excavation of a Crusader Stronghold in the Kingdom of Jerusalem*, *British Academy Monographs in Archaeology* 10 (2000), p. 114-116.
48. D. Pringle, *The Red Tower (al-Burj al-Ahmar) Settlement in the Plain of Sharon at Time of the Crusaders and Mamluks A.D. 1099-1516* (1986), p. 157-158, fig. 51, nos 88-90.
49. A. D. Grey, « The Pottery of the Later Periods from Tel Jezreel: An Interim Report », *Levant* 26 (1994), p. 60.
50. M.-L. von Wartburg, « Types of Imported Table Ware at Kouklia in the Ottoman Period », *RDAC* 2001, p. 367, fig. 4 : 6-12, fig. 9 : 3, 4, 6.
51. J. Vroom, « Coffee and Archaeology. A Note on a Kütahya Ware find in Beotia, Greece », *Pharos* IV (1996), p. 5-17.
52. Pour les références des sites grecs, voir J. Vroom, « Kütahya between the Lines : Post-Medieval Ceramics as a Source of Historical Information », dans S. Davies, J. L. Davis, *Between Venice and Istanbul: Colonial Landscapes in Early Modern Greece*, *Hesperia Suppl.* 40 (2007), p. 69-91.
53. A. Frantz (n. 29), p. 16, 28, fig. 35 : 1-3.
54. J. W. Hayes (n. 39), p. 266-267, pl. 43 ; *id.*, « The Excavated Pottery from the Bodrum Camii », dans C. L. Striker, *The Myrelaion (Bodrum Camii) in Istanbul* (1981), p. 38.
55. V. François, « Éléments pour l'histoire ottomane d'Aphrodisias : la vaisselle de terre », *Anatolia Antiqua* IX (2001), p. 184, pl. 9, fig. 4.
56. H. Crane, « Some Archaeological Notes on Turkish Sardis », *Muqarnas* 4 (1987) p. 51, fig. 6 : 9, 10, p. 52.
57. J. Aegidius Van Egmont, Jan Heyman, *Travels through Part of Europe, Asia Minor, the Islands of Archipelago, Syria, Palestine, Egypt, Mount Sinai, etc.* (1759), p. 148-150.
58. G. Gerő, « Türkische Keramik in Ungarn, einheimische und importierte Waren », dans *Fifth International Congress of Turkish Art* (1978), p. 349, fig. 5.

peut-être exposées comme objets décoratifs, provenaient tout à la fois d'ateliers d'Italie, du Sud de la France, de Hollande et d'Angleterre.

I. 4. 2. 1. *Vaisselle « à taches noires » de Ligurie, faïence « spirale verdi » de Toscane, faïences des Marches et de Campanie*

Sur la table et sur le feu, la ménagère de Smyrne disposait d'un beau service de « terraille de Gênes » composé de jattes profondes à marli parfois chantourné, d'assiettes creuses à marli, d'une assiette plate moulée avec un décor perlé à l'extérieur, de deux terrines dont une avec une anse moulée rapportée et d'un couvercle à collerette[59] (**fig. 11 : 1-8**). Ces « fayances brunes » sont des céramiques « à taches noires » réalisées dans les ateliers d'Albisola, dans la région de Gênes – en 1798, quarante-huit ateliers fabriquaient vingt-quatre millions de pièces[60]. Cette vaisselle à glaçure plombifère épaisse additionnée de fer donnant une coloration brune dans les tons miel, rouille ou café, ornée de lignes ondulées tracées au brun de manganèse, est réalisée dans une pâte fine, rouge brique, très épurée et micacée. Cette production ligure est communément appelée « à taches noires » ; cependant, dans les inventaires mobiliers du Sud de la France, on trouve également mention de « fayance brune dite de Genes », de « fayance de Genes », de « terre ou terraille de gene[61] ». Très bon marché, elle était largement diffusée dans toute la Méditerranée – la plus grande part était exportée vers la France et l'Espagne – et jusqu'en Amérique du Nord et aux Antilles[62]. Les découvertes de céramiques « à taches noires » sur les territoires de l'Empire ottoman sont encore exceptionnelles. Des exemplaires de cette production sont connus à Beyrouth[63] et à Damas[64]. À Saint-Jean d'Acre, l'exploration archéologique de maisons ottomanes a également livré une grande assiette à bord éversé d'Albisola[65]. À Chypre, plusieurs plats et des assiettes ont été

59. Pour un catalogue de formes, voir M. Milanese, M. Biagini, D. Ventura, « La ceramica "à taches noires" : un indicatore dell'archeologia postmedievale mediterranea », dans *La ceramica postmedievale in Italia. Il contributo dell'archeologia. Atti XXVII Convegno internazionale della Ceramica, Albisola, 27-29 maggio 1994*, p. 337-354.

60. A. Cameirana, « La "Terraglia" nera ad Albisola all'inizio dell'800 », dans *Atti III Convegno Internazionale della Ceramica, Albisola 1970*, p. 63-115 ; *id.*, « La ceramica albisolese a "taches noires", nota introduttiva », dans *Atti X Convegno Internazionale della Ceramica, Albisola 1977*, p. 277-293 ; H. Blake, « Pottery Exported from Northwest Italy between 1450 and 1830: Savona, Albisola, Genoa, Pisa and Montelupo », dans G. Barker, R. Hodges (éds), *Archaeology and Italian Society, Prehistoric, Roman and Medieval Studies* (1981), p. 99-124.

61. Amouric, Richez, Vallauri 1999, p. 119-125.

62. L. Long, Fl. Richez, « L'épave Grand-Congloué 4 », dans *Un Goût d'Italie. Céramiques et céramistes italiens en Provence du Moyen Age au XXe s.* (1993), p. 93-95 ; M. Moussette, « La poterie d'Albisola en Amérique du Nord », *ibid.*, p. 98-99 ; J. Petrucci, « Céramiques provençales et albisolaises du XVIIIe siècle au Canada », dans *Atti X Convegno Internazionale della Ceramica, Albisola 1977*, p. 269-276.

63. Communication personnelle de J. W. Hayes à M. L. von Wartburg.

64. V. François (n. 41), p. 62, fig. 4 : 26.

65. G. Edelstein, M. Avissar (n. 44), p. 131, fig. 1 : 11, p. 132.

mis au jour sur le site de Kouklia tandis que d'autres fragments ont été recueillis dans la prospection de Potamia[66]. Pour la plupart, les pièces entières se retrouvent dans les murs des édifices religieux de l'île : dans la voûte de l'église de la Panagia Chriseleousa à Empa[67] ; dans la voûte de l'église de Kaïmakli, dans les faubourgs de Nicosie ; dans la basilique paléochrétienne de la Panagia Kanakaria à Lythrankomi ; à Trikomo, au Nord-Ouest de Famagouste, dans l'église Saint-Jacques[68].

D'autres pièces de vaisselle italienne du XVIIIe s. sont présentes dans la maison de Şifa. Il s'agit de faïences polychromes de style « spirale verdi » fabriquées dans les ateliers de Montelupo vers 1730-1760[69]. Ces faïences sont par ailleurs très abondantes dans les fouilles de l'agora de Smyrne. Ces coupes profondes à petit marli et fond plat, réalisées dans une pâte orange clair, sont décorées d'une grande spirale centrale avec, sur les parois, des arcs concentriques peints en vert et jaune moutarde (**fig. 11 : 9, 10**). En Méditerranée orientale, c'est à Chypre que les occurrences sont les plus nombreuses puisque cette faïence est présente à Kouklia ainsi qu'à Potamia[70], dans l'église de la Panagia Kanakaria à Lythrankomi[71] et au musée de Larnaka. À La Canée, en Crète, les fouilles ouvertes dans le quartier de Kastelli, ont également livré plusieurs fragments de cette nature[72].

Les coupes à base annulaire et marli chantourné, couvertes d'exubérants bouquets de marguerites polychromes finement tracés sur un bel émail blanc, peuvent avoir pour origine les ateliers Casali e Callegari de Pesaro dans les Marches ou la manufacture des Ferniani à Faenza en Émilie-Romagne[73] (**fig. 12 : 1, 2**). Cette vaisselle, datée de la deuxième moitié du XVIIIe s., s'inspire du style des faïences françaises. Un autre ensemble illustre les productions des ateliers d'un modeste village de Campanie, dans l'arrière-pays napolitain, Cerreto Sanita. La production de faïence y a commencé au XVIIe s. pour atteindre son apogée au XVIIIe s. ; elle était bien distribuée dans tout le Sud de la péninsule. Il s'agit de deux grandes assiettes au décor exotique de palmiers dessinés sur le fond

66. M.-L. von Wartburg (n. 50), p. 379, 380, fig. 8 : 63-65, fig. 10 : 30. V. François, L. Vallauri, « Production et consommation de céramiques à Potamia (Chypre) de l'époque franque à l'époque ottomane », *BCH* 125 (2001), p. 545.
67. I. Hadjikyriakos, « La Decorazione Ceramica degli Interni Nelle Chiese di Cipro », *RDAC* 2006, p. 389-405.
68. A. Nicolaïdes, L. Vallauri, M.-L. Laharie, « Exemples de *bacini* dans les églises de Chypre », dans *Actas del VIII Congreso Internacional de Cerámica medieval en el Mediterráneo, Ciudad Real-Almagro, del 27 de febrero al 3 de marzo de 2006*, II (2009), p. 881-890.
69. F. Berti, *Storia della ceramica di Montelupo, 2. La ceramicha da mensa dal 1480 alla fine del XVIII* (1995), p. 399, pl. 366.
70. M.-L. von Wartburg (n. 50), p. 379, fig. 7 : 61, 62, fig. 10 : 26, 27 ; V. François, L. Vallauri (n. 66), p. 545, fig. 11 : 2.
71. A. Nicolaïdes, L. Vallauri, M.-L. Laharie (n. 68), p. 889.
72. M. Hahn (n. 12), pl. couleur : d, pl. 71 : 12, pl. 76a : 1 et 2
73. Je remercie Jean Rosen qui m'a aidée à identifier ces productions italiennes. Pour des parallèles, voir le site Ceramopolis, http://www.ceramopolis.com.

avec une aile chantournée soulignée par deux filets marron et verts et ornée de branchages (**fig. 12 : 3, 4**) ; d'un pot et d'assiettes décorés de feuilles vertes et de fleurettes jaunes, une couleur qu'on retrouve employée sur un bord chantourné (**fig. 12 : 6-8**) ; d'une assiette plus simplement décorée avec, sur l'aile, soulignée par deux filets marron, des fleurettes stylisées peintes en polychromie (**fig. 12 : 5**). On reconnaît également, parmi le matériel de Şifa, une assiette de Salerne, à pâte argileuse rose, couverte d'un émail blanc avec, sur la lèvre, un sobre décor peint en bichromie : un filet bleu et une ligne ondulée manganèse[74] (**fig. 12 : 9**). Cette production de Salerne a été diffusée à partir de la fin du XVIIIe s. Jusqu'à présent, ces faïences italiennes n'ont pas été reconnues dans le Levant. Les pièces de Smyrne sont les premières preuves de leur distribution en Méditerranée orientale.

I. 4. 2. 2. *Faïences de Delft*

Quelques faïences de Delft complètent l'inventaire. Il s'agit de grands plats peu profonds à large marli, montés sur une base annulaire assez plate. Sur le premier plat, des branchages fleuris sont organisés en bouquet, tandis que le second est orné d'un décor sinisant, repris des porcelaines *Bleu et Blanc* – un saule pleureur au bord d'un étang[75] (**fig. 12 : 10, 11**). À la citadelle de Damas, cette production hollandaise était représentée par une grande et belle assiette creuse à marli ornée d'un décor au motif à l'éventail ou à « queue de paon[76] ». C'était, jusqu'à présent, la seule attestation connue au Proche-Orient.

I. 4. 2. 3. *Faïences de Provence*

Pour le XVIIIe s., les attributions des faïences à leurs centres de production respectifs sont assez problématiques comme le rappelle justement L. Vallauri : « Les productions les plus luxueuses comme Nevers ou Moustiers sont mal datées et rarement signées. Les faïences les plus abondantes sont des pièces communes plus difficiles à identifier avec des décors simples de bouquets. En raison de la circulation des modèles, voire des moules, et des artisans qui se déplacent sans cesse d'une fabrique à l'autre, les faïences françaises sont difficiles à identifier. Il est plus exact de raisonner en style plutôt qu'en origine assurée. Il convient de rester prudent sur les attributions d'origine faites sur des critères stylistiques en l'absence d'analyses d'argile. Quant à la faïence monochrome, le problème est quasiment insoluble. Nevers en livre dans ses dépotoirs d'ateliers, tout comme Moustiers, Marseille, Montpellier et de façon générale tous les centres faïenciers de quelque importance[77] ». Ces réserves faites, il semble néanmoins que la plus grande

74. Pour des exemples de Cerreto Sanita et de Salerne trouvés en contexte, voir par exemple : E. Donato, « Aspetti sulle produzioni e sulla circolazione della ceramica postmedievale nell'area medio tirrenica calabrese (Amantea, Petramala-Cleto) », *Archeologia Postmedievale* 12 (2008), p. 123-142, fig. 14, 27, 28.

75. Ch. Lahaussois, *Faïences de Delft* (1998) ; A. Fay-Halle, Ch. Lahaussois, *La faïence européenne au XVIIIe siècle. Le triomphe de Delft* (2003).

76. V. François (n. 41), p. 62, fig. 4 : 27.

77. H. Amouric, L. Vallauri (n. 10), p. 213.

part des assiettes en faïence blanche ou polychrome trouvée dans cette maison provient de Haute-Provence, des ateliers de Moustiers[78] et de Varages[79] (**carte 1**). Des assiettes, creuses ou plates à marli chantourné ou panse godronnée, sont décorées, sur la lèvre, de lambrequins et de ferronneries peints en jaune d'or ou bleu clair sur une couche de glaçure à l'étain très épaisse de couleur blanche (**fig. 13 : 5-9**). D'autres assiettes à marli festonné, datées de la deuxième moitié du XVIIIe s., sont couvertes d'une glaçure jaune moutarde opaque et décorée de fleurons tracés au manganèse et colorés en vert, orange et blanc[80] (**fig. 13 : 10**), une ornementation florale stylisée qu'on retrouve aussi sur des pièces blanches. La pâte fine, épurée, de couleur rose-jaune est bien cuite et sonore. L'émail stannifère est tantôt mat tantôt brillant et, sur les pièces monochromes – des assiettes moulées de facture assez grossière, un petit pot à pommade à lèvre éversé et panse cylindrique ainsi qu'un grand couvercle à collerette (**fig. 13 : 1-4**) –, il est trésaillé et adhère mal à l'argile. Sans doute d'autres manufactures françaises ont, elles aussi, exporté une partie de leur production vers l'Empire ottoman comme en témoignent des assiettes décorées de guirlandes perlées peintes au manganèse dont l'origine est incertaine (**fig. 13 : 11**). Les rapports consulaires et les documents statistiques tendent à prouver que les faïences constituaient une part importante des exportations européennes de vaisselle vers le Levant dès le XVIIIe s.[81]. Les assiettes et les plats évoqués dans les documents datés de la deuxième moitié du XVIIIe s., embarqués sur des navires ancrés à Marseille, étaient sans doute issus, pour une partie au moins, des fabriques provençales de Marseille, Moustiers, Varages ou du Castellet[82]. Ce sont des faïenceries de Moustiers que proviennent le bord d'un grand plat à marli orné d'un décor végétal peint en camaïeu de jaune jonquille trouvé à Damas[83], une assiette mise au jour à Saraçhane Camii[84] et un fragment récemment trouvé à Fostat en Égypte[85]. Ces objets à l'émail blanc, lisse et brillant, appliqué sur une pâte argileuse, rosée, fine et légère, sont caractéristiques de la production de vaisselle polychrome à grand feu adoptée à Moustiers vers 1740[86]. Un

78. L. Julien, *L'art de la faïence de Moustiers, XVIIe-XVIIIe-XIXe siècles* (1991).
79. À Varages, les ateliers, en activité dès 1695, se sont multipliés en 1725. P. Bertrand, *Faïences et faïenceries de Varages* (1983), p. 89 ; *La céramique, l'archéologue et le potier. Études de céramiques à Aubagne et en Provence du XVIe au XIXe siècle* (1991), p. 76-82.
80. H. Amouric, L. Vallauri, J.-L. Vayssettes (n. 22), p. 107, no 7 ; *Varages d'ailleurs* (2008), p. 117.
81. Voir les sorties du port de Marseille à destination du Levant publiées par H. Amouric, « Concurrences ? Faïences provençales et faïences étrangères au XVIIIe siècle », dans *La Faïence à Marseille au XVIIIe siècle, la manufacture de la veuve Perrin*, p. 82-93.
82. *Ibid*.
83. V. François (n. 20).
84. J. W. Hayes (n. 39), p. 265, pl. 44 : a.
85. Ce tesson apparaît sur le site Internet de l'University College de Londres, sous le no 25336. Merci à Lucy Vallauri de me l'avoir signalé.
86. L. Julien (n. 78), p. 97 no 85, p. 132, no 133.

unique représentant des faïenceries de Varages est apparu dans les fouilles de la citadelle de Damas[87]. C'étaient les plus grossières de ces productions qui étaient exportées[88].

I. 4. 2. 4. *Faïences fines du Staffordshire*

Les fouilles de Şifa ont livré quelques pièces de faïences fines sans doute issues des manufactures anglaises du Staffordshire à la toute fin du XVIIIe s. : des assiettes à marli chantourné et une petite coupe basse montée sur une base annulaire de type « English Cream Ware[89] » produite à partir de 1777 et très populaire à travers toute l'Europe (**fig. 14 : 1, 2**) ; une assiette de « Feather-Edged Cream Ware », ornée de « plumes » en relief sur l'aile et soulignées en bleu, fabriquée autour de 1775-1785 (**fig. 14 : 3**) ; ainsi que des assiettes de type « Blue Shell-Edged » de la fin du XVIIIe s.[90] (**fig. 14 : 4**). L'extraordinaire diffusion des faïences fines anglaises au XIXe s. a été facilitée dès 1777, par la mise en service du canal de Trent and Mersey qui reliait le Staffordshire au port de Liverpool. À partir de cette date, les produits anglais ont commencé à envahir le marché européen pour conquérir aussi le Levant et l'Amérique[91]. Vers 1760, les grandes manufactures anglaises telles que celles de Josiah Wedgwood exportaient leurs productions vers la Baltique, le Nord de l'Europe, les pays méditerranéens et la Turquie.

I. 4. 2. 5. *Porcelaine de Chine*

Les céladons et les porcelaines de Chine ont toujours été fort prisés au Proche-Orient. Les découvertes archéologiques et les textes en témoignent, c'étaient des volumes considérables de poterie chinoise qui étaient commercialisés dans le monde islamique[92]. Sous la dynastie Qing (1644-1912), l'art de la céramique est entré dans une ère de productivité intense. Sous les trois règnes successifs des empereurs Kangxi (1662-1722), Yongzheng (1723-1735) et Qianlong (1736-1795), des sommets ont été atteints et des progrès techniques considérables ont été réalisés[93]. La production des Qing, extrêmement abondante, était exportée massivement vers l'Europe au cours des XVIIe et

87. Pour un décor semblable voir D. Foy, Fl. Richez, L. Vallauri (n. 36), p. 145, fig. 10 : 5, p. 146, fig. 12.
88. P. Masson, *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIIe siècle* (1911), p. 500. On trouve parmi les articles d'exportation depuis Marseille « des *fayances* dont les Turcs n'achetaient que les qualités grossières ». N. Pellegrin, *La présence des Français dans les Échelles du Levant et de Barbarie (de 1685 à 1793)*, Mémoire de thèse, université d'Aix-en-Provence (1971), vol. 1, p. 565.
89. R. Hildyard, *European Ceramics, Victoria and Albert Museum* (1999), p. 70-88.
90. I. N. Hume, *If these Pots could Talk* (2001), p. 212, p. 227, fig. X12 ; T. Walford, R. Massey, *Creamware and Pearlware Re-examined* (2007).
91. Sur la pénétration des porcelaines et des faïences fines européennes dans l'Empire ottoman au XIXe s., voir François 2008, p. 81-120.
92. Pour une rapide synthèse sur la question, voir V. François, « La porcelaine de Chine à Byzance et dans l'Orient chrétien : une absence remarquable », *Taoci* 4 (2004), p. 30-37.
93. C. J. A. Jörg, « La manufacture et le commerce de la porcelaine sous Kangxi », dans *L'Odyssée de la porcelaine chinoise* (2003), p. 91-101.

XVIIIe s., vers la Perse, le Moyen-Orient et l'Inde ainsi que vers l'Asie du Sud-Est. Dans la maison de Şifa, les pièces chinoises sont rares. Elles sont représentées par deux petites tasses de *Bleu et Blanc*, par une tasse à couverte monochrome vert céladon ornée d'un décor floral finement tracé en rouge et rehaussé d'or et par un pot aux parois épaisses de porcelaine *Bleu et Blanc* (**fig. 14 : 5-8**).

I. 4. 2. 6. *Porcelaine de Meissen*

Dans le deuxième quart du XVIIIe s., les porcelaines de Saxe[94], groupées sous le nom générique ottoman de « saksunya », étaient très appréciées dans l'ensemble de l'Empire, et de nombreuses tasses ont été importées de Meissen et de Vienne. En 1732, un négociant turc passa commande, à Meissen, de 2 000 tasses à café de type « fincan » aussi nommées « Turkencöpgen » en Saxe. Ce même marchand, en 1734, signa avec la Manufacture un contrat aux termes duquel il s'engageait à acheter tous les ans la même quantité de tasses[95]. Ces achats expliquent le nombre important de ces petits récipients colorés découverts dans la maison de Şifa. Il s'agit de coupelles sans anse, à lèvre éversée ou droite et festonnée, montées sur une petite base annulaire ou sur une base bobine. La panse est parfois découpée en godrons ou torsadée. Réalisées en porcelaine, elles sont ornées, pour une grand part, de décors floraux peints sur un fond blanc ou bleu nuit, en rouge et bleu et surpeint à l'or (**fig. 10 : 9-21**). Les « fincan-s » de ce style sont datés des années 1725-1735, ils reprennent les décors des porcelaines d'Imari chinoises qui étaient très populaires au XVIIIe s. On trouve, sous la base, les deux épées croisées finement tracées en bleu, la marque de fabrique de Meissen dès 1733. La grande variété des décors des petites tasses employées dans cette demeure pour boire le café en faisait des objets fort attrayants qui, à n'en pas douter, surpassaient auprès des consommateurs ottomans les « fincan-s » de Kütahya, sans doute considérés comme plus rustiques. Ailleurs dans l'Empire, des tasses en porcelaine de Meissen étaient utilisées à Damas, à Tripoli, à Acre et à Jérusalem[96]. Les fouilles des maisons ottomanes de Stari Bar en ont également livré une belle variété[97]. Les habitants du village d'Aphodisias/Geyre, non loin de la vallée du Méandre, buvaient aussi leur café dans ces tasses européennes[98], de même que les habitants du quartier de Saraçhane à Istanbul[99].

94. W. Goder *et al.*, *Meissen. La découverte de la porcelaine européenne en Saxe, J. F. Böttger 1709-1736* (1984).
95. J. Soustiel, *La céramique islamique* (1985), p. 348-350.
96. V. François (n. 41), p. 63, fig. 5 : 31, 32 ; H. Salame-Sarkis, *Contribution à l'histoire de Tripoli et de sa région à l'époque des Croisades : problèmes d'histoire, d'architecture et de céramique, BAH* 106 (1980), p. 226 ; G. Edelstein, M. Avissar (n. 44), p. 133, pl. IV : 5 a, b ; J. Carswell, C. J. F. Dowsett (n. 34), fig. 32.
97. M. Gušin, V. Bikić, Z. Mileusnić, (n. 26) p. 69, fig. 35 : b ; p. 78, fig. 51 : c.
98. V. François (n. 55), p.179, pl. 19 : 212, fig. 4 : 212.
99. J. W. Hayes (n. 39), pl. 44 : c-d.

II. OBJETS DE LA VIE QUOTIDIENNE ET MARCHANDISES DU COMMERCE INTERNATIONAL

II. 1. Coexistence et concurrence

Dans cet assemblage, les céramiques à pâte argileuse, glaçurées au plomb, provenant des ateliers smyrniotes mais également d'autres ateliers ottomans, semblent dominer (**tableau 1**). Elles sont révélatrices d'un phénomène déjà mis en évidence par J. W. Hayes pour l'époque ottomane qui remarquait, dans les fouilles de Saraçhane Camii, une nette augmentation du nombre d'objets glaçurés – des céramiques culinaires comme de la vaisselle de table et des pots, et des jarres de stockage. À Istanbul en effet, ces catégories représentaient, dans les niveaux des XVIIIe et XIXe s., 60 à 80 % du matériel[100].

À Smyrne comme à Istanbul et à Damas, dans les niveaux tardifs, les marmites ont quasiment disparu. Selon toute vraisemblance, elles ont été remplacées par des chaudrons de cuivre étamé et par quelques importations étrangères encore très marginales.

Comme le révèle le vaisselier de cette habitation du quartier de Basmane, des poteries d'origine ottomane, les plus nombreuses, côtoyaient des « terrailles », des faïences et des porcelaines, deux fois moins abondantes et dont l'origine était beaucoup plus lointaine. Si à l'évidence, marmites, pots de chambre et autres assiettes européennes alimentaient le marché smyrniote de la vaisselle, il est difficile de dire, à partir des seules découvertes de Şifa, dans quelles proportions. Le succès des « taches noires » d'Albisola, représentées par une grande variété d'objets dans cette maison mais aussi dans les fouilles de l'agora, était sans doute dû au prix modique des « terrailles de Gênes ». Les faïences italiennes et hollandaises sont peu nombreuses dans le vaisselier. Peut-être étaient-elles plus chères que les faïences françaises ou bien moins prisées ? Quant aux faïences fines anglaises, elles commençaient seulement à tenir leur rang parmi les produits étrangers alors qu'au XIXe s., les rapports consulaires, les statistiques commerciales ainsi que les témoignages des voyageurs montreront leur suprématie[101] : « le pays reçoit de l'étranger, la plus grande partie de sa poterie, de sa faïence et de ses porcelaines en général grossières, toute sa verrerie et verroterie […] la faïence est en bonne partie anglaise, et s'introduit des villes maritimes jusqu'au centre de la Turquie. La porcelaine vient surtout d'Autriche et d'Angleterre[102] ». Au XVIIIe s., à Smyrne, la porcelaine provenait de Meissen ; cependant les tasses

100. *Ibid.*, p. 233.

101. Sur ce point, voir François 2008, p. 83-90, 103, 104.

102. A. Boué, *La Turquie d'Europe ou observations sur la géographie, la géologie, l'histoire naturelle, la statistique, les mœurs, les coutumes, l'archéologie, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les gouvernements divers, le clergé, l'histoire et l'état politique de cet empire*, tome III (1840), p. 165-166.

« à la mode turque » employées dans la maison de Şifa ne pouvaient rivaliser avec les « fincan-s » de Kütahya dont le nombre est bien plus important. Quant aux porcelaines de Chine, elles ne représentaient qu'une part infime des pièces de vaisselle de la maison. À cette époque tardive, elles n'étaient plus des objets de luxe. Sans doute ne pouvaient-elles plus concurrencer les porcelaines venues d'Europe, de facture plus moderne. Dans la maison de Basmane, parmi les tasses à café d'origine étrangère, les « Turkencöpgen » de Meissen l'emportaient. Paradoxalement, elles reprenaient pour une part les décors de *Bleu et Blanc* chinois rehaussés de polychromie et parfois d'or, dans le style des imitations chinoises d'Imari japonais qui étaient une marchandise d'exportation très populaire. Les « copies » européennes étaient peut-être meilleur marché que les originaux chinois polychromes qu'on retrouve malgré tout sur certains sites de l'Empire, à Damas par exemple. La concurrence s'exerçait également pour les pots de chambre. Tandis que des artisans locaux les fabriquaient en grand nombre, les marchés smyrniotes proposaient à la clientèle des pots importés de France à peu près de même forme et de même contenance. Ils ne présentaient donc pas de critère distinctif qui aurait justifié un achat spécifique. Leur coût devait être assez proche, car si un acheteur était prêt à dépenser davantage d'argent pour une pièce de montre importée, il est peu vraisemblable que son goût pour l'exotisme se manifestait aussi dans le domaine de l'hygiène intime.

La véritable concurrence s'exerçait entre les productions smyrniotes de vaisselle de terre et celles des autres ateliers de l'Empire – notamment entre les coupes à décor « ebruli ». Cependant, il est difficile d'en dire davantage car ces centres, excepté Çanakkale, ne sont pas encore identifiés. Tous ces produits coexistaient avec les importations étrangères qui, à de rares exceptions, n'avaient pas d'équivalents en Turquie. Encore marginales, leur volume a considérablement augmenté au cours du siècle suivant comme en attestent les comptes rendus de la chambre de commerce française de Constantinople et les statistiques établies par Vital Cuinet[103].

103. Sur ce point, voir François 2008, p. 83-90.

Zones de production	Provenance	Catégories	Nombre Mimimum d'Individus	Informes
Empire ottoman	Smyrne	Communes	85	/
		Glaçurées	306	107
	Autres ateliers ottomans	Communes régionales (?)	95	65
		Communes micacées	110	36
		Glaçurées	226	104
		Céramiques « ebruli » / genre Didymotique	75	50
	Çanakkale	Céramiques glaçurées	100	/
	Kütahya	Céramiques glaçurées	270	52
	Provinces arabes	Vases à filtre à pâte grise	5	/
		Total	1272	—
Europe	Italie	Culinaires ligures	4	/
		« Taches noires » d'Albisola	112	85
		« Spirale verdi » de Montelupo	14	/
		Faïences de Pesaro, Cerreto et Salerne	25	40
	France	« Terrailles » de Saint-Zacharie	3	/
		Culinaires de Vallauris/Biot	3	/
		Faïences de Moustiers/Varages	150	78
		Faïences d'autres ateliers	50	75
	Hollande	Faïences de Delft	18	/
	Angleterre	Faïences fines du Staffordshire	91	99
	Allemagne	Porcelaines de Meissen	62	15
		Total	522	—
Chine	Chine	Porcelaines	23	10

Tableau 1. – Comptage par origines[104].

104. Sur les limites des comptages, voir n. 5.

II. 2. Faïence européenne : un témoin précoce d'une occidentalisation des mœurs

La relative abondance des faïences européennes dans cette maison s'explique sans doute par le fait qu'elles remplissaient une niche qui n'était occupée par aucune production ottomane. En effet, elles se distinguaient très nettement, par leurs formes et leur traitement de surface, des coupes fabriquées dans l'Empire. Ces assiettes plates à marli chantourné, couvertes d'une glaçure opacifiée à l'étain, représentaient pour les consommateurs locaux, un produit d'une grande nouveauté et d'une certaine modernité. Leur présence à Smyrne, dans la demeure d'un simple particulier, dès la seconde moitié du XVIIIe s., est d'une grande importance. Elle montre en effet que des assiettes européennes ont été utilisées dans un contexte urbain et provincial avant d'atteindre les tables de l'élite constantinopolitaine. Car, comme le révèlent les sources écrites, c'est seulement au XIXe s. que la haute société et la cour du sultan ont adopté de nouvelles pièces de vaisselle venues d'Europe. L'apparition de ces objets allait de pair avec une occidentalisation des mœurs : les commensaux utilisaient une table plutôt qu'un plateau, s'asseyaient sur des chaises et non plus sur le sol et employaient une fourchette plutôt que leurs doigts pour porter les aliments à leur bouche. Cette transformation progressive s'étendit sur un siècle, de 1800 à 1900, durant lequel coexistèrent les manières « alaturka » et « alafranga[105] ». L'introduction, dans ces milieux, de la culture culinaire occidentale a nécessité l'utilisation de nouveaux contenants de service. Les registres de comptes de la Cuisine impériale et les inventaires du Trésor du palais impérial à Constantinople révèlent que les assiettes, les coupes et les plats de service, provenaient des manufactures de Meissen et de Vienne, de la manufacture de Vincennes puis de la manufacture royale de Sèvres à partir de 1805 et des fabriques de Dresde en 1825[106]. Au début du XIXe s., au palais impérial, on préférait les « frengi fağfuri » (porcelaines franques), les porcelaines de Saxe et la vaisselle anglaise aux porcelaines chinoises et autres productions de vaisselle fine ottomane[107]. En 1854, dans les registres d'acquisition de la Cuisine impériale, on trouvait divers types de pièces françaises et saxonnes : « Fransıskâri tabak » (assiette française) et « Fransıskâri hoşab kase » (coupe française pour la compote), mais aussi « beyaz Saksonya balık tabağı » (assiette saxonne blanche pour le poison), « beyaz Saksonya şorba tası ma kapak » (assiette à soupe saxonne, blanche avec couvercle),

105. Ö. Samanci, « Culinary Consumption Patterns of the Ottoman Elite during the First Half of the Nineteenth Century », dans S. Faroqhi, C. K. Neumann (éds), *The Illuminated Table, the Prosperous House*, *Beiruter Texte und Studien* 73 (2003), p. 161, 162.

106. F. M. Göcek, *Rise of the Bourgeoisie, Demise of Empire: Ottoman Westernization and Social Change* (1996) ; Ö. Samanci (*supra*), p. 179-180 ; J. Raby, Ü. Yücel, dans R. Krahl, *Chinese Ceramics in the Topkapı Saray Museum*, *a Complete Catalogue*, vol. I et II (1986), p. 38, Table 8, p. 53. Pour des exemples, voir les collections du *Sadberk Hanım Museum* (1995), p. 117-119.

107. Sur les impressions de l'ambassadeur de Pologne par exemple, voir N. Sakaoğlu, « Sources for our Ancient Culinary Culture », dans S. Faroqhi, C. K. Neumann (n. 105), p. 56.

« Saksonya dalgalı çukur tabak » (assiette saxonne avec un décor ondulé), « beyaz Saksonya zerde kase ma kapak » (coupe blanche saxonne avec couvercle pour le riz safrané sucré), « Saksonya kahvealtı tabağı » (assiette saxonne pour le petit-déjeuner), « Saksonya salata tabağı » (assiette à salade saxonne) et « Saksonya tuzluk » (salière de Saxe)[108]. Selon les archives des cuisines, au cours du XIXe s., des porcelaines de Dresde étaient également utilisées pour le service quotidien – elles provenaient probablement d'une des manufactures de Villeroy & Boch construite à Dresde en 1853[109]. Pour leur part, les livres de recettes, publiés au XIXe s. à Constantinople, renseignent sur la pénétration des nouveaux ustensiles de cuisine de style européen dans les demeures des personnes de qualité[110]. Ainsi, le livre de recettes d'Ayşe Fahriye, publié en 1882-1883, recommandait d'utiliser sur la table des assiettes identiques par la forme et la couleur, autrement dit un service de table, et de préférence des assiettes blanches[111]. Cependant, longtemps, les manières de table « alaturka » et « alafranga » coexistèrent même chez les gens riches. Et si la culture européenne commença à être visible dans la vie quotidienne de l'élite ottomane vers les années 1830, la plus grande partie de la population était loin de ces changements, inspirés par la mode occidentale, et conservait ses habitudes culinaires traditionnelles[112]. Il est généralement admis que l'adoption de nouvelles manières de table dans la société ottomane, au cours du XIXe s., correspondait à un mouvement culturel diffusé du haut vers le bas. Le sultan et, à sa suite, l'élite de l'Empire puis enfin la « classe moyenne » de Constantinople les auraient préférées alors qu'elles restaient inconnues dans les provinces et surtout dans les régions rurales[113]. Cependant, les découvertes de Smyrne montrent que l'occidentalisation des mœurs avait commencé plus tôt. En effet, dans cette ville de province qui était le plus grand port de l'Empire et une grande cité cosmopolite[114], les faïences importées d'Europe étaient déjà en usage dès la seconde moitié du XVIIIe s.[115]. À l'évidence, leur nombre important dans la maison de Şifa prouve qu'il ne s'agissait pas de pièces de montre disposées sur un vaisselier, mais bien d'objets utilitaires pour le service des mets.

108. Ö. Samanci (n. 105), p. 180.

109. À la fin du XIXe s., c'était l'usine la plus importante du groupe. *Entre Moselle et Sarre, l'aventure céramique de Villeroy & Boch* (2003), p. 45. *Rapports du jury mixte international publiés sous la direction de S.A.I. le Prince Napoléon, président de la commission impériale* (1856), p. 948.

110. Ö. Samanci, *La culture culinaire d'Istanbul au XIXe siècle : l'alimentation, les techniques culinaires et les manières de table*, thèse de doctorat, École pratique des hautes études en sciences sociales, Paris (2009), vol. I, p. 176-180.

111. *Ibid.*, p. 365.

112. *Ibid.*, p. 363.

113. *Ibid.*, p. 390.

114. La ville comptait environ cent mille habitants en 1700.

115. Les assiettes européennes découvertes à Damas et à Alep, même si elles sont moins abondantes et moins variées, confirment ce fait pour les provinces arabes.

Le caractère hétérogène de ce vaisselier était peut-être le reflet du cosmopolitisme de la population de Smyrne qui se manifestait de façon très voyante dans le quotidien. En effet, selon F. Georgelin, « il importe pour chaque groupe de montrer son existence et son excellence économique et culturelle à ses voisins ainsi qu'aux visiteurs, notamment occidentaux[116]. Cette publicité s'inscrit tout autant dans la vie quotidienne[117] ». Cet affichage passait par le vêtement, les enseignes commerciales rédigées en grec, en français, en ottoman, la langue parlée en public. L'importance prise, dans ce vaisselier, par les importations européennes participait peut-être à l'expression identitaire des habitants de cette demeure qui souhaitaient ainsi montrer leur modernité au travers d'assiettes venues d'Occident.

II. 3. Suprématie de Marseille dans l'approvisionnement de Smyrne en vaisselle étrangère

Au XVIIIe s., le port de Smyrne, sur la côte occidentale de l'Anatolie, était le plus vaste et le plus riche de l'Empire ottoman, c'était un centre de commerce international à longue distance avec l'Occident, d'une part, et avec la Perse et l'Extrême-Orient, d'autre part. Dans la seconde moitié du XVIIIe s. et au début du XIXe, l'expansion du négoce ottomano-européen a assuré à Smyrne son énorme croissance commerciale et son hégémonie incontestée dans les échanges du Proche-Orient[118]. La France était alors le principal partenaire commercial européen de l'Empire et Smyrne était le port étranger le plus important pour les marchands français[119] : en 1756, les 143 navires français qui ont appareillé de Smyrne représentaient 60 % du total des navires étrangers[120] ; et, dans les années 1776-1778, le commerce avec la France représentait 49,9 % des échanges commerciaux de Smyrne[121], celui des Hollandais était de 18,3 % et celui des Anglais de 11,6 %. Les articles, transportés jusqu'à ce grand port par des caravanes de chameaux, et qui nourrissaient le commerce à destination de l'Occident, étaient : la

116. Le canon culturel dominant à cette époque était le français.
117. H. Georgelin, « Smyrne à la fin de l'Empire ottoman : un cosmopolitisme si voyant », *Cahiers de la Méditerranée* [en ligne] 67 (2003), p. 3. Http://cdlm.revues.org/index127.html
118. E. Frangakis-Syrett, « Le développement d'un port méditerranéen d'importance internationale : Smyrne (1700-1914) », dans M.-C. Smyrnelis, *Smyrne, la ville oubliée ? 1830-1930. Mémoires d'un grand port ottoman* (2006), p. 22, 24.
119. F. Hitzel remarque que « si le XVIIIe siècle est le grand siècle du commerce français dans le Levant, c'est aussi parce que ses concurrents anglais et hollandais ont en partie délaissé cette zone pour des horizons commerciaux plus lointains (provisoirement car les Anglais reviennent au XIXe siècle) ». F. Hitzel, *Artisans et commerçants du Grand Turc* (2007), p. 257-258.
120. D. Panzac, « Activité et diversité d'un grand port ottoman : Smyrne dans la première moitié du XVIIIe siècle », dans R. Mantran (éd.), *Memorial Ömer Lûtfi Barkan* (1980), tableau 1.
121. *Id.*, « International and Domestic Maritime Trade in the Ottoman Empire during the 18th Century », *International Journal of Middle East Studies* 24 (1992), p. 192-193.

laine de mouton, les fils de chèvre d'Ankara, les poils de cheval et de chameau, la soie, le coton et les peaux ; des substances minérales ou végétales nécessaires aux travaux de teinture et de tannerie telles que l'alun, les vallonnées (une matière tinctoriale tirée du chêne à vallonnée), les noix de galle, le safran, l'alizari (la racine de garance) et le kermès ; la cire d'abeille pour les bougies ; des huiles importées pour les savonneries de Marseille, des cendres de salicorne, la soude, la potasse. Pour leur part, les exportations françaises consistaient, pour 70 %, en textiles – vêtements de toute qualité en coton, en soie, en lin, en mousseline, brocarts brodés d'or et d'argent. Le reste était constitué, pour l'essentiel, de denrées coloniales acheminées via Marseille vers les ports ottomans : du sucre du Brésil et des Antilles, du café antillais, des produits tinctoriaux comme l'indigo et la cochenille[122]. Comme il est indiqué dans cet extrait d'une lettre envoyée par la chambre de commerce de Marseille au ministre Choiseul en 1762 : « tous les commerces sont liés ensemble et se donnent pour ainsi dire la main. Celui de l'Amérique ne peut se soutenir […] qu'autant qu'on continuera d'y trouver avec facilité, le débouché des articles qu'on en retire en les envoyant au Levant, autrement […] la roue du commerce serait arrêtée[123] ». En dépit des crises financières, des guerres et des épidémies de peste, le commerce entre Marseille et Smyrne a augmenté en chiffes absolus et relatifs du début du siècle jusqu'à la Révolution française[124]. Cette croissance constante a ainsi assuré aux Français une suprématie sur leurs concurrents anglais et hollandais. Les navires allaient généralement en droiture, parfois ils s'arrêtaient à Livourne, un port d'escale et de transit très fréquenté[125], tandis que la « caravane » constituée de plus petits bateaux[126] faisait du cabotage le long des côtes et assurait les échanges entre les ports de l'Empire en transportant les biens des marchands ottomans. Ce commerce côtier assurait par ailleurs aux Français des débouchés pour leurs marchandises dans des ports où ils n'étaient pas établis – les trois quarts des bateaux français en Méditerranée orientale étaient engagés dans ce commerce[127]. Dans ce contexte, l'approvisionnement de Smyrne en vaisselle de terre étrangère a sans doute bénéficié des flux commerciaux dont Marseille était l'origine ou le relais.

L'examen des statistiques, traitant des entrées et des sorties des eaux marseillaises entre 1724 et 1780, fournit des indications sur le commerce de la faïence et d'autres poteries plus communes. Durant cette période, le port de Marseille a exporté près de 4 000 000 de livres de produits et en a reçu 120 000, principalement de Hollande et d'Italie dont des

122. E. Frangakis-Syrett, *The Commerce of Smyrna in the Eighteenth Century (1700-1820)* (1992), p. 34 ; F. Hitzel (n. 119), p. 258.
123. N. Pellegrin (n. 88), vol. I, p. 192.
124. E. Frangakis-Syrett (n. 122), p. 134.
125. Livourne était un port franc, ce statut permettait à toutes les nationalités de participer à son commerce.
126. Pour les types de navires, voir R. Paris, *Histoire du commerce de Marseille, V. De 1660 à 1789, le Levant* (1957), p. 154.
127. E. Frangakis-Syrett (n. 122), p. 91, 92.

« faïences » de Gênes[128]. Les « terrailles » communes étaient aussi l'objet d'un commerce d'import-export[129]. Elles arrivaient pour l'essentiel d'Italie mais également, et c'est plus surprenant, du Levant, et représentaient seulement 2,42 % des entrées de « terrailles ». Les exportations de vaisselle depuis Marseille étaient surtout destinées au Piémont, à Gênes, à l'Espagne et à l'Italie qui recevaient un approvisionnement conséquent. Cependant, ce sont les îles françaises d'Amérique et le Levant qui étaient les marchés les mieux fournis avec respectivement 46 % et 18 % du total des faïences exportées. Ces documents font aussi état de sorties de « terrailles » communes dont 5,72 % étaient envoyées au Levant[130]. Comme le souligne H. Amouric « La structure de ce commerce est donc marquée par la part prépondérante d'un marché colonial captif et l'existence d'un secteur de diffusion bien contrôlé par le négoce marseillais, le Levant, et d'imposantes fournitures à des zones traditionnellement et anciennement productrices et/ou exportatrices, les États italiens[131] ». Comme on le voit à travers ces chiffres, Marseille était un port de réception, mais c'était aussi, dans une moindre mesure, un port redistributeur et exportateur. Les produits provençaux étaient expédiés depuis ce port phocéen qui exportait également de la vaisselle étrangère entrée à Marseille, notamment des productions italiennes et hollandaises. C'est peut-être par l'entremise de Marseille que des faïences de Hollande ont été transportées jusqu'à Smyrne ; cependant les Hollandais représentaient la troisième nation européenne qui commerçait dans cette ville. Les navires hollandais faisaient escale à Marseille et lors de leur voyage jusqu'à Smyrne ; ils s'arrêtaient souvent à Livourne, Ancône ou Trieste, pour charger d'autres marchandises[132]. Pour leur part, les porcelaines de Meissen faisaient peut-être partie des cargaisons transportées par la flotte commerciale autrichienne depuis le port de Trieste[133]. Par ailleurs, il est possible que le commerce des « spirali verdi » vers le Levant ait été favorisé par la liberté de commerce dans l'Empire, accordée par le Sultan, en 1747, aux sujets du Grand duc de Toscane. Enfin un bilan des marchandises entrées dans le port de Livourne en 1794 confirme la pénétration des faïences anglaises en Méditerranée : il y est entré « 70 paniers de fayance » depuis Londres, « 296 paniers de fayancerie » de Liverpool et 417 paniers de Hull[134]. Ces marchandises pouvaient être livrées en droiture par des navires anglais ou chargées par des bâtiments français à l'occasion de leur escale dans ce port toscan.

128. H. Amouric (n. 81), p. 82-83, p. 88, tableau 1, p. 89, tableaux 3, 4.
129. *Ibid.*, p. 89, tableau 5.
130. *Ibid.*, p. 89.
131. *Ibid.*, p. 84.
132. E. Frangakis-Syrett (n. 122), p. 96, 97, 125, 164.
133. Une Compagnie autrichienne du Levant a été créée en 1729, mais la guerre de 1736-1739 lui a porté un coup fatal et, en 1754, l'impératrice Marie-Thérèse l'a refondée. Sur ce point voir M. Mantran, « L'État ottoman au XVIIIe siècle : la pression européenne », dans R. Mantran (dir.), *Histoire de l'Empire ottoman* (1989), p. 282.
134. Amouric, Richez, Vallauri 1999, p. 178.

L'entremise de Marseille dans le commerce international de la vaisselle de terre peut être confirmée par l'observation d'un certain nombre d'assemblages du XVIIIe s., découverts en Provence, dans l'Empire ottoman ainsi que dans les colonies d'Amérique. Sur le site de Roquefeuille, les productions provençales les plus abondantes côtoyaient des « taches noires » d'Albisola et, de façon plus étonnante pour cet atelier de verrier, des porcelaines de Chine et des céramiques de Kütahya parvenues en France par le port de Marseille. Quant aux découvertes du port de la Quarantaine, elles rendent bien compte de la circulation des « terrailles » de Provence et de Ligurie, mais aussi de celle des productions ottomanes importées en Méditerranée occidentale. Leur présence est également relevée dans les statistiques commerciales du port de Marseille qui, en 1750-1751, indiquent que 2 362 cafetières du Levant sont arrivées de Smyrne et de Constantinople[135]. L'approvisionnement en vaisselle européenne de plusieurs sites de l'Empire ottoman est variable. Il faut cependant tenir compte des difficultés d'identification qui ne permettent pas toujours de reconnaître les productions provençales, qu'il s'agisse de céramiques culinaires, de pots de chambre ou de faïence. Leur mise en évidence à Smyrne devrait familiariser les archéologues avec ce type de produit et contribuer à une augmentation des attestations. Aux Antilles comme au Canada et en Amérique, en plus des faïences de Moustiers et de Varages, la plupart des produits étaient des vaisselles de table, utilitaires et d'hygiène, venant de la vallée de l'Huveaune, des poteries culinaires fabriquées à Vallauris et à Biot et des grosses jarres et pots à raisin produits à Biot. Elles coexistaient avec des productions ligures d'Albisola à « taches noires » et des faïences toscanes. Sur ces sites, au XVIIIe s., les faïences fines et les porcelaines venaient d'Angleterre, de Meissen et de Chine.

Au XVIIIe s., dans l'Empire ottoman, les artisans travaillaient presque uniquement pour le marché intérieur et il n'existait pas encore, dans les villes, de grandes industries créatrices de produits d'exportation. C'est pourquoi il y avait une différenciation marquée entre les économies d'exportation occidentale et ottomane. L'économie ottomane, ouverte sur le monde extérieur et reliée en particulier à l'Europe, avait longtemps su préserver l'autonomie de son espace et réguler ses échanges en fonction de ses besoins propres mais, à la fin du XVIIIe s., l'Empire a été confronté à l'offensive économique des grandes puissances européennes[136]. Cette situation se reflète un peu dans le domaine de la production et du commerce de la vaisselle de terre. Dans une ville telle que Smyrne, et dans une demeure cossue, les poteries ottomanes l'emportaient en nombre. Présentes à tous les niveaux du quotidien, sur le feu, au cellier, sur la table et pour l'hygiène,

135. H. Amouric, « La diffusion des produits céramiques en Provence : XIVe-XIXe siècle. Flux, diffusion marginale, aléatoire, immédiate et médiate », dans J. Chapelot, H. Galinie, J. Pilet-Lemière, *La Céramique Ve-XIXe s. Fabrication – Commercialisation – Utilisation. Actes du Ier congrès international d'Archéologie médiévale, Paris, 4-6 octobre 1985* (1987), p. 231.

136. F. Hitzel (n. 119), p. 278.

elles commençaient cependant à côtoyer des objets venus principalement d'Europe. Ces importations entraient parfois en concurrence avec les poteries fabriquées dans l'Empire mais, le plus souvent, elles n'avaient pas de rivales ottomanes. Leur pénétration, dès la deuxième moitié du XVIIIe s., dans une grande ville d'Asie Mineure ne constituait que les prémices d'un phénomène qui allait prendre toute son ampleur au cours du XIXe s.[137].

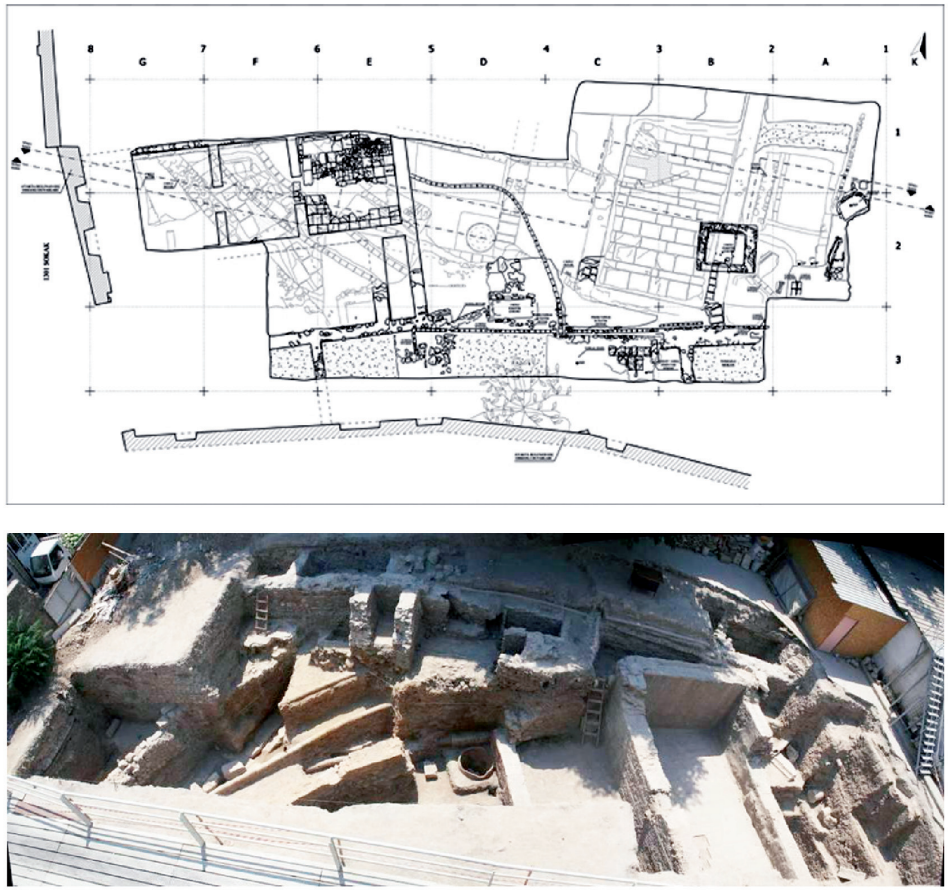


Fig. 1. — Plan et photographie des niveaux ottomans des fouilles de la maison de Şifa à Basmane à Izmir (relevé et cl. A. Ersoy).

137. Sur ce point, voir FRANÇOIS 2008, p. 83-90.

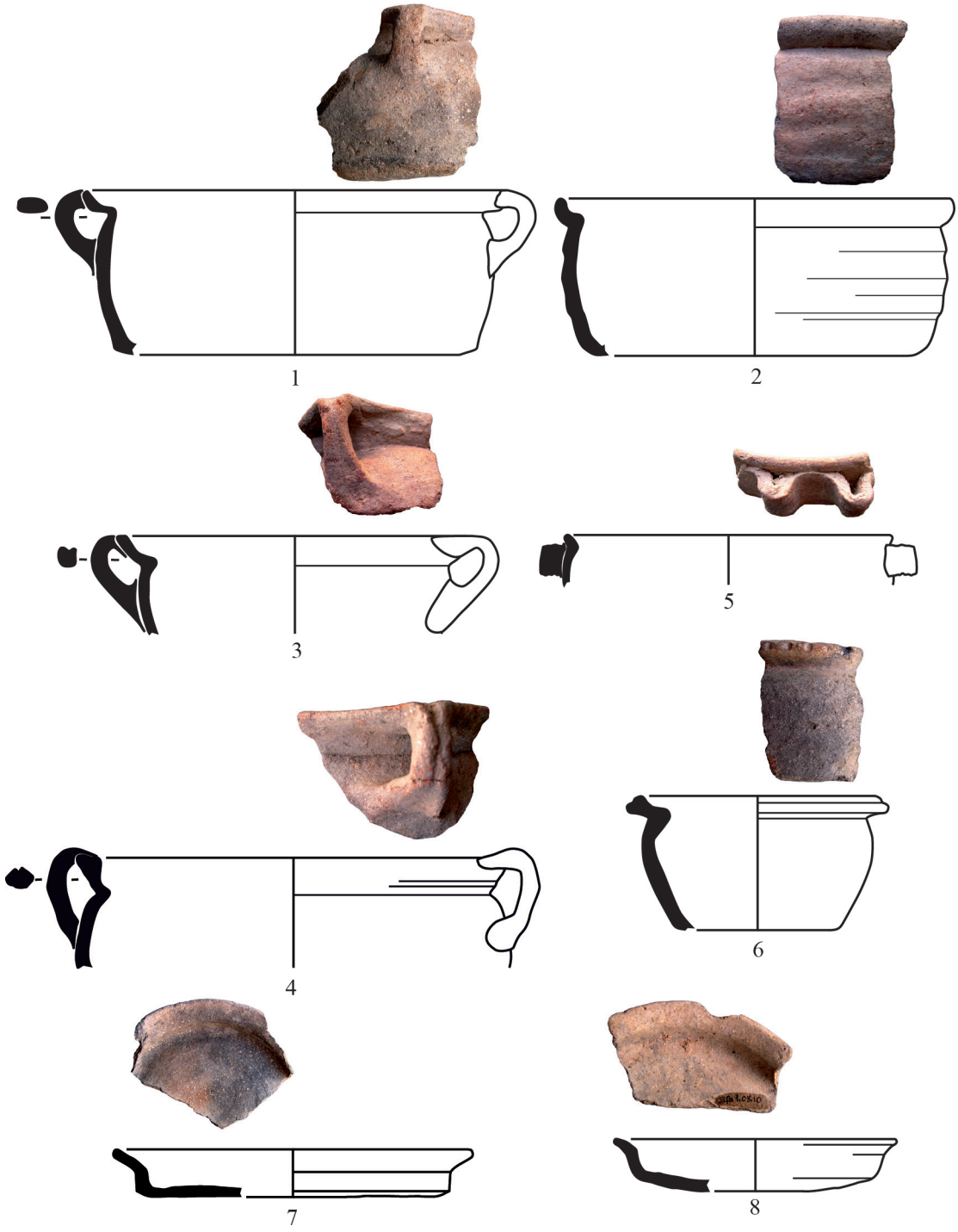


Fig. 2. — Céramique culinaire à pâte micacée. Éch. 1/4.

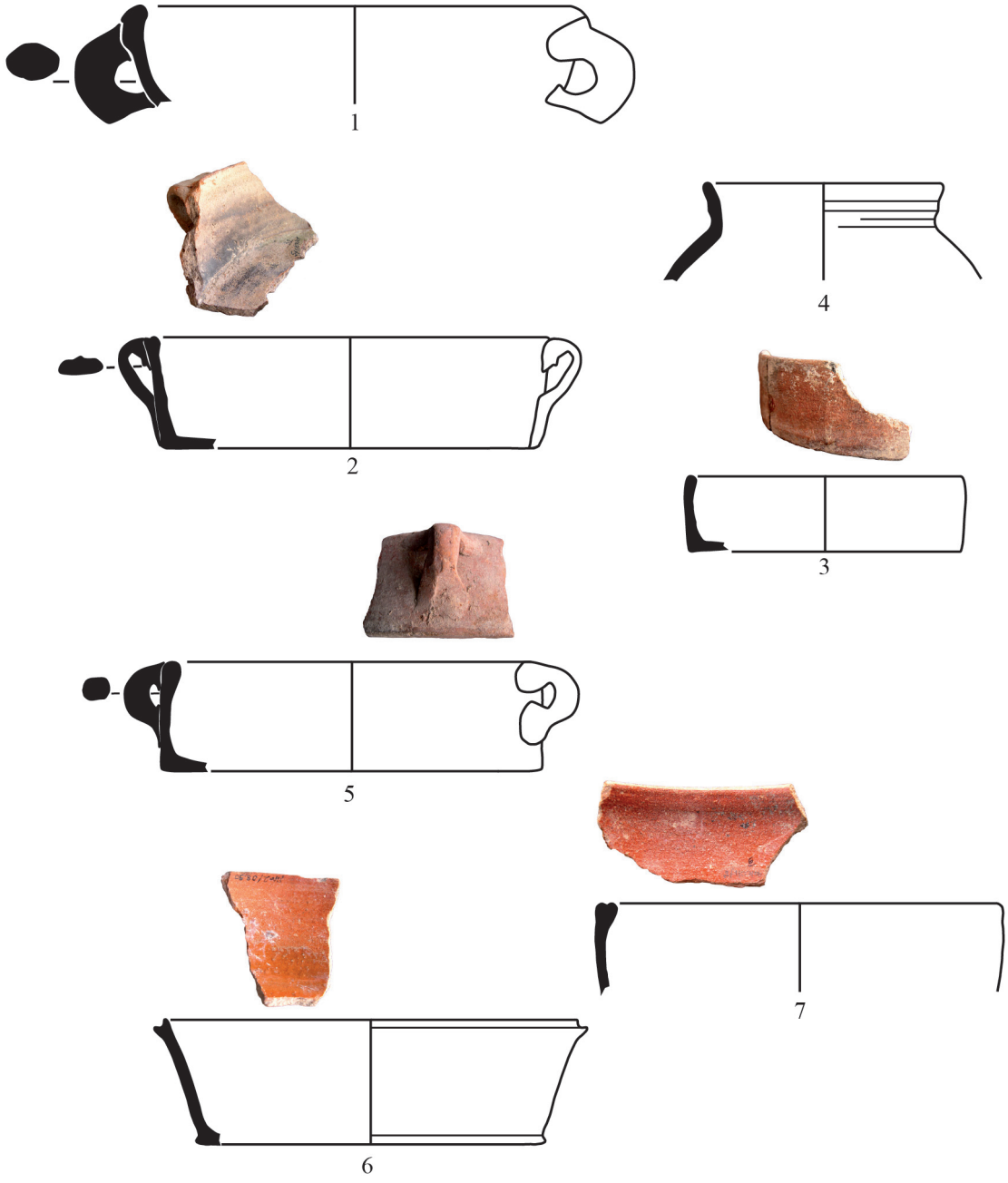


Fig. 3. — Céramiques culinaires régionales (?) et importées de Savone ou d'Albisola. Éch. 1/4.

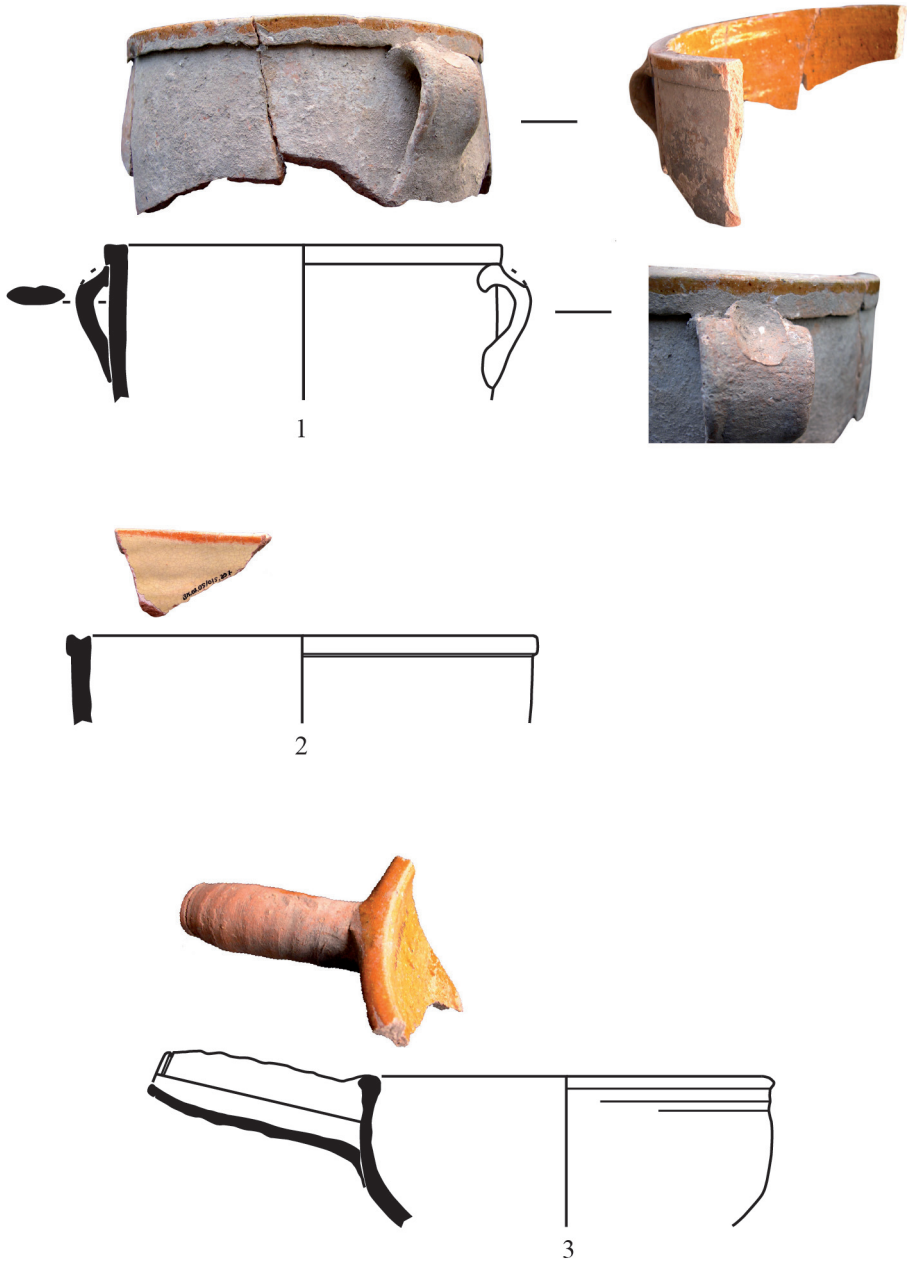


Fig. 4. — Marmites et poêlon glaçurés des ateliers de Vallauris/Biot. Éch. 1/4.

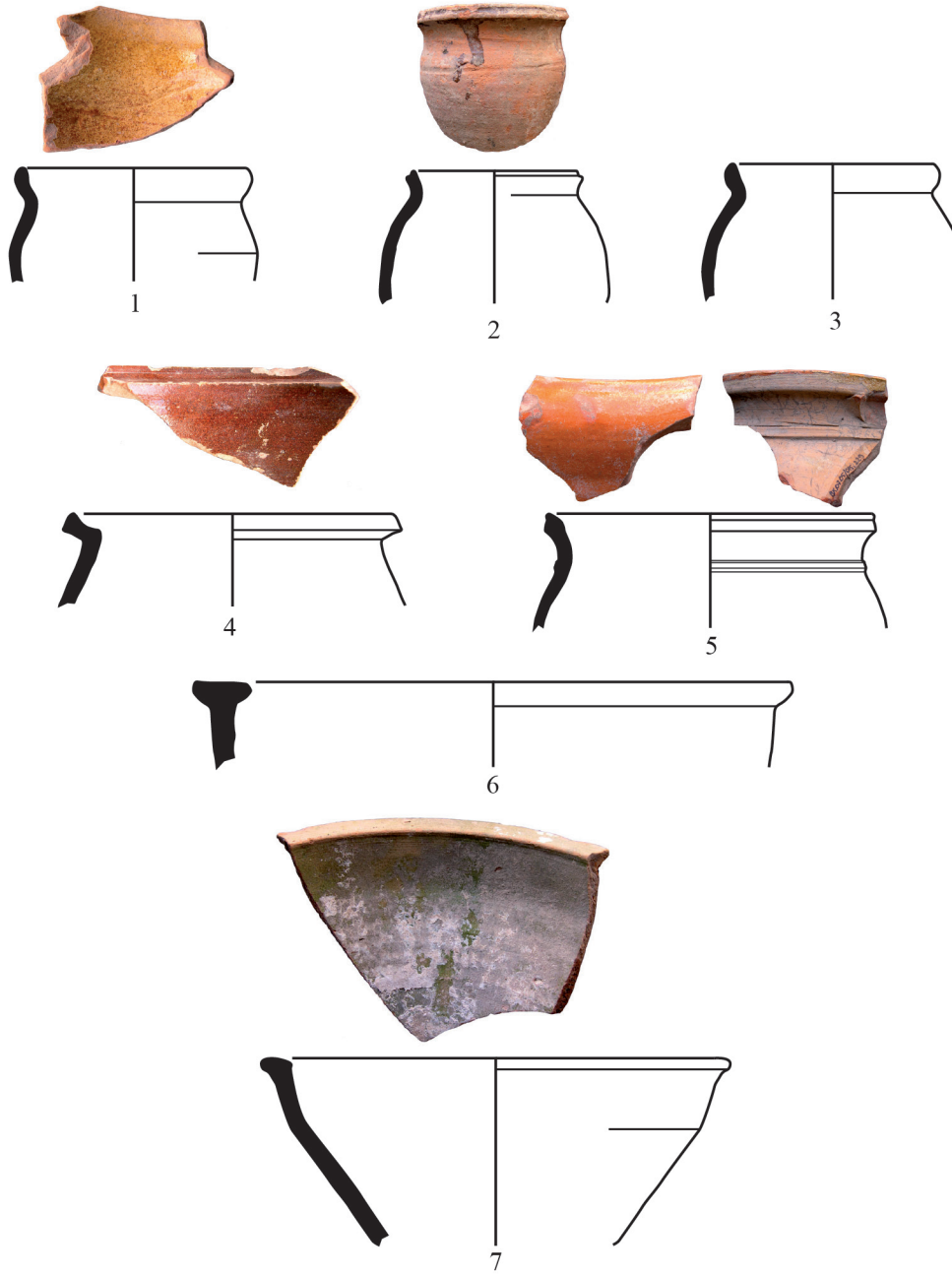


Fig. 5. — Pots de conserve glaçurés de production locale (1-3) et importés (4, 5) ; bassins de fabrication locale (6, 7). Éch. 1/4.

Fig. 6. — Petite jarre (1), vases à eau glaçurés de fabrication locale (2-7), couvercles (8-10) et vase à filtre importé (11). Éch. 1/4.

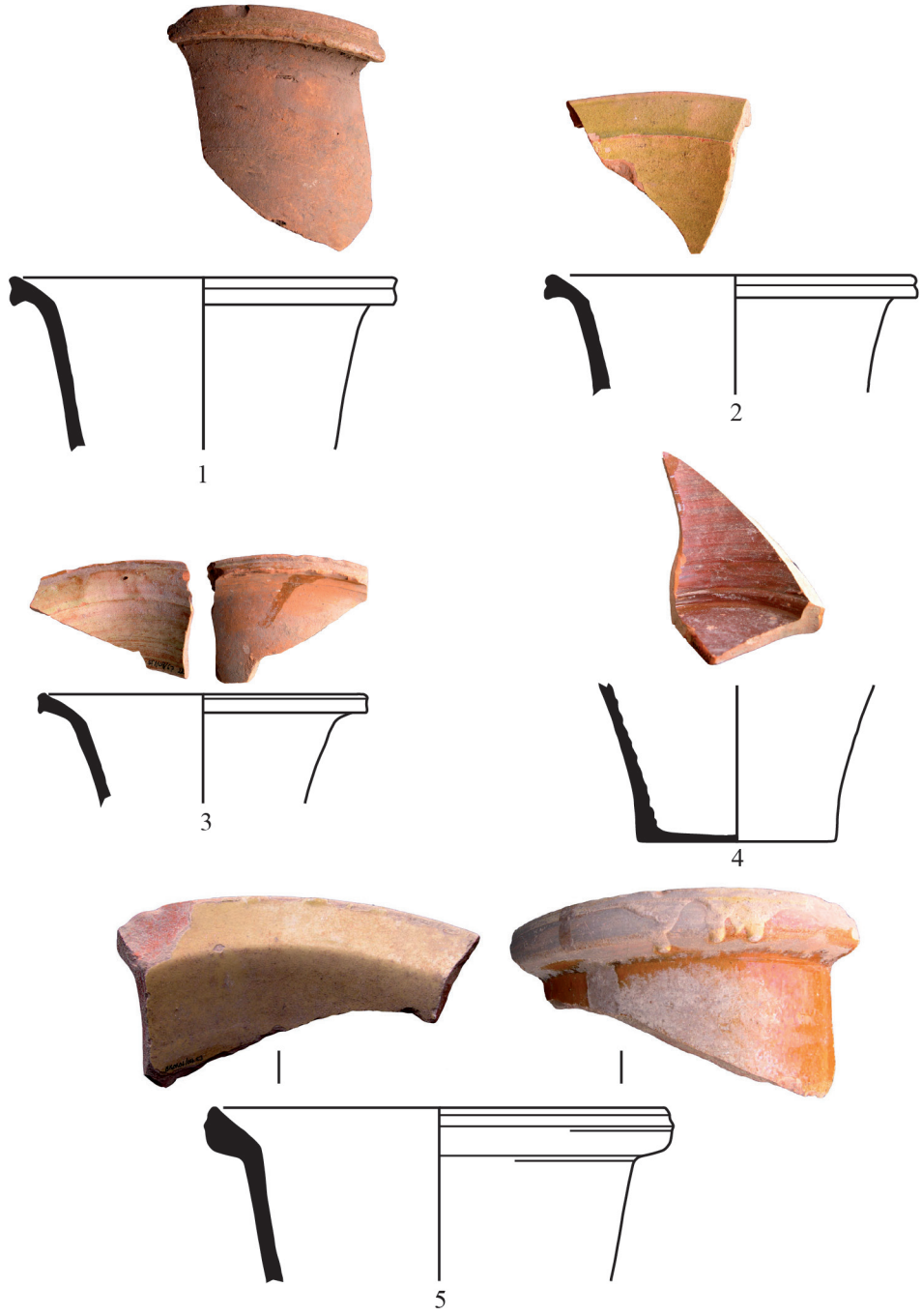


Fig. 7. — Pots de chambre de fabrication locale (1-4) et importés des ateliers de la vallée de l'Huveaune (5). Éch. 1/4.

Fig. 8. — Vaisselle de service glaçurée de fabrication locale. Éch. 1/4.

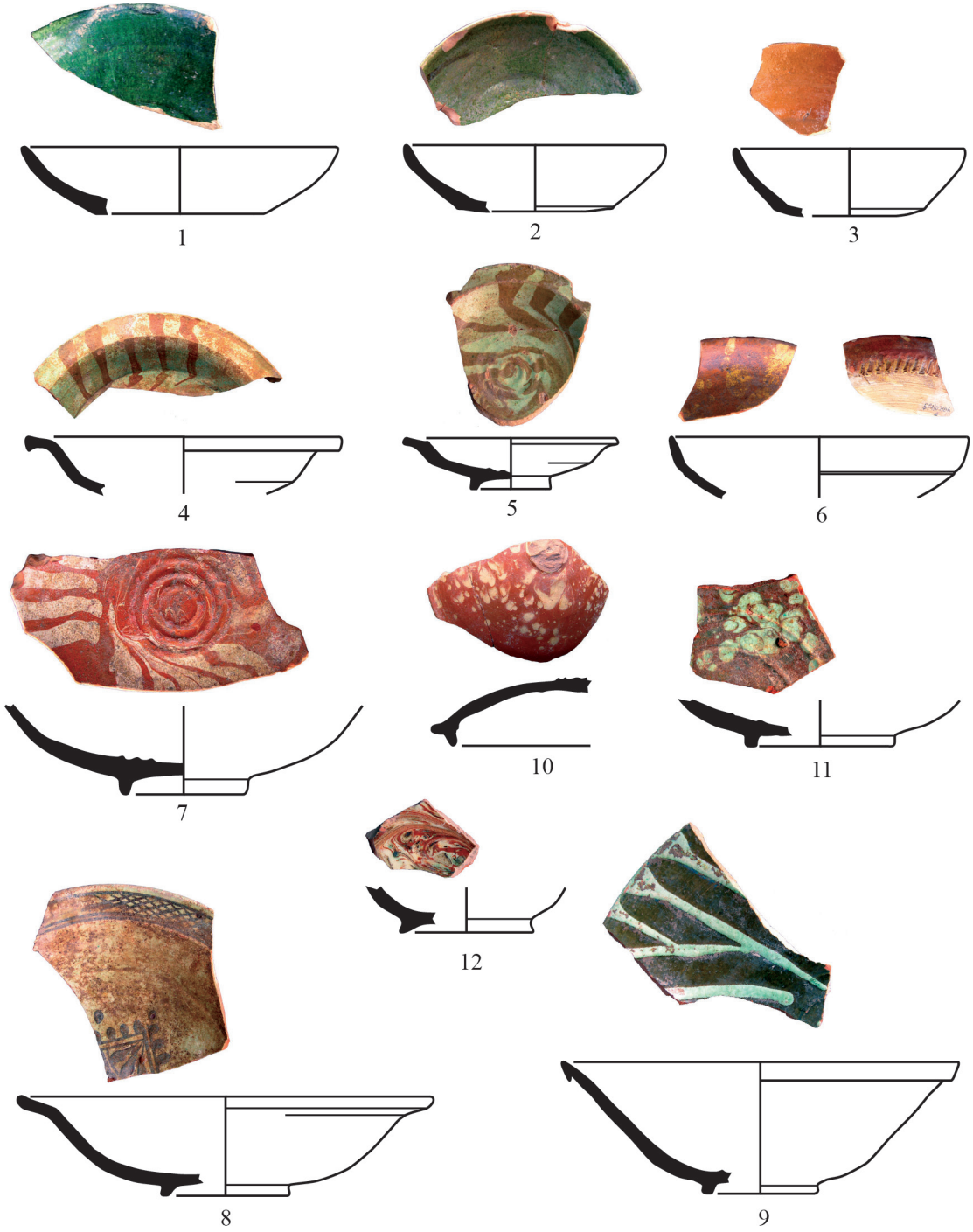


Fig. 9. — Vaisselle de table à glaçure monochrome (1-3) et peinte à l'engobe (4-7) de fabrication locale. Céramiques de Çanakkale (8) et / ou de Didymotique (9) et « Marbled Wares » (10-12). Éch. 1/4.

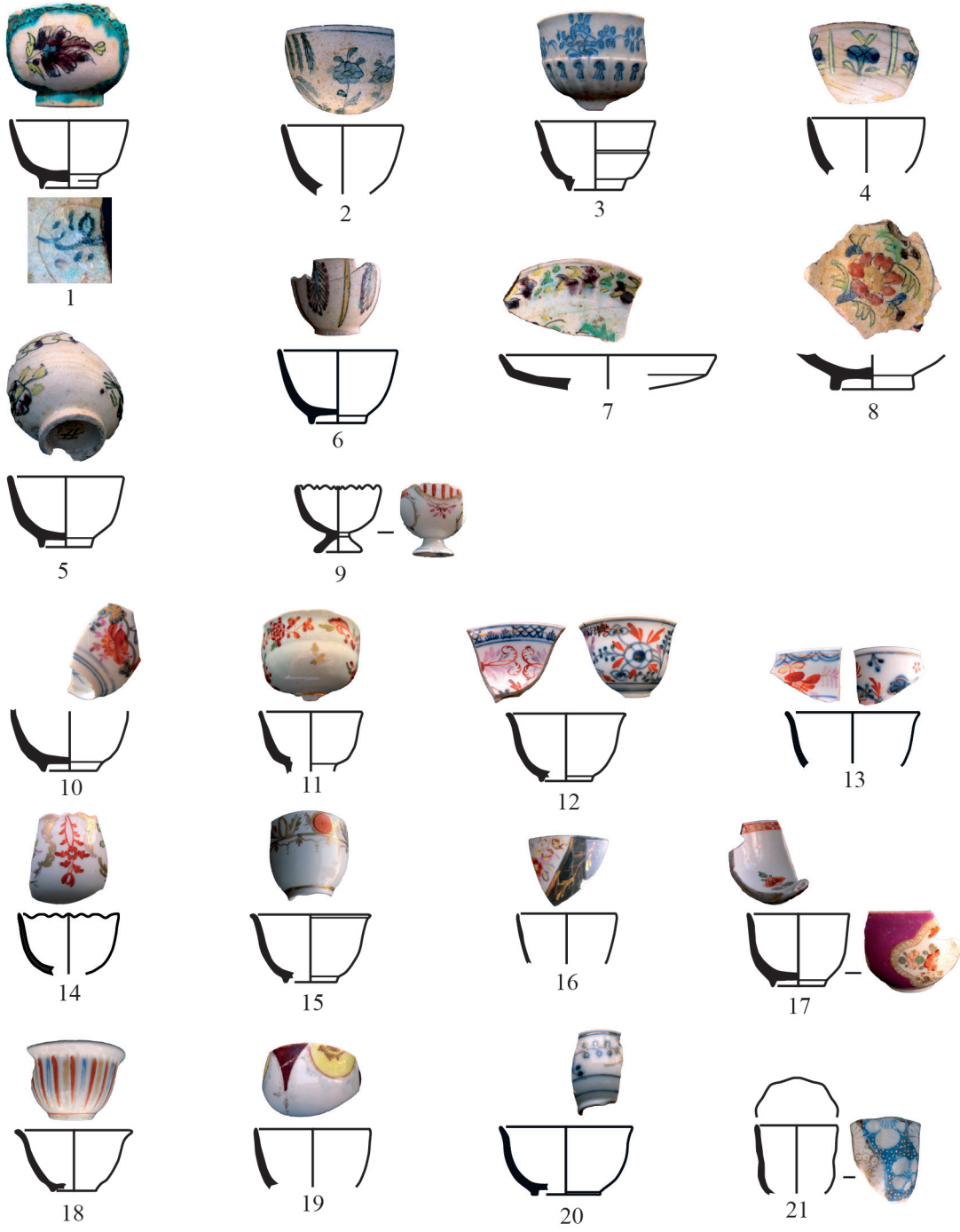


Fig. 10. — Tasses à café de Kütahya (1-8) et porcelaines de Saxe (9-21). Éch. 1/4.

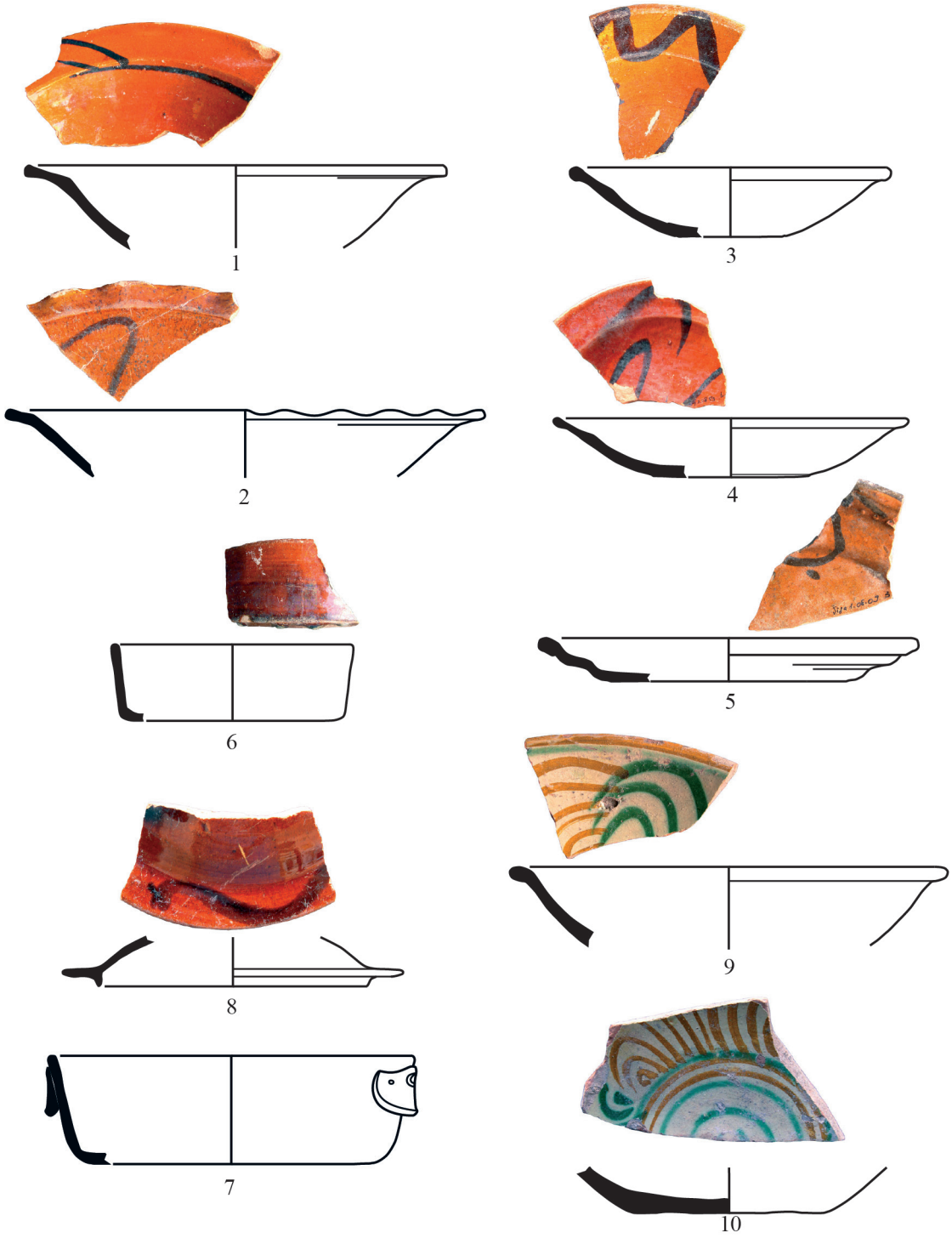


Fig. 11. — Vaisselle « à taches noires » d'Albisola (1-8) et faïences « spirale verdi » de Toscane (9, 10). Éch. 1/4.

Fig. 12. — Faïences italiennes : de Pesaro ou de Faenza (1, 2) ; de Cerreto Sanita (3-8) ; de Salerne (9). Faïences de Delft (10, 11). Éch. 1/4.

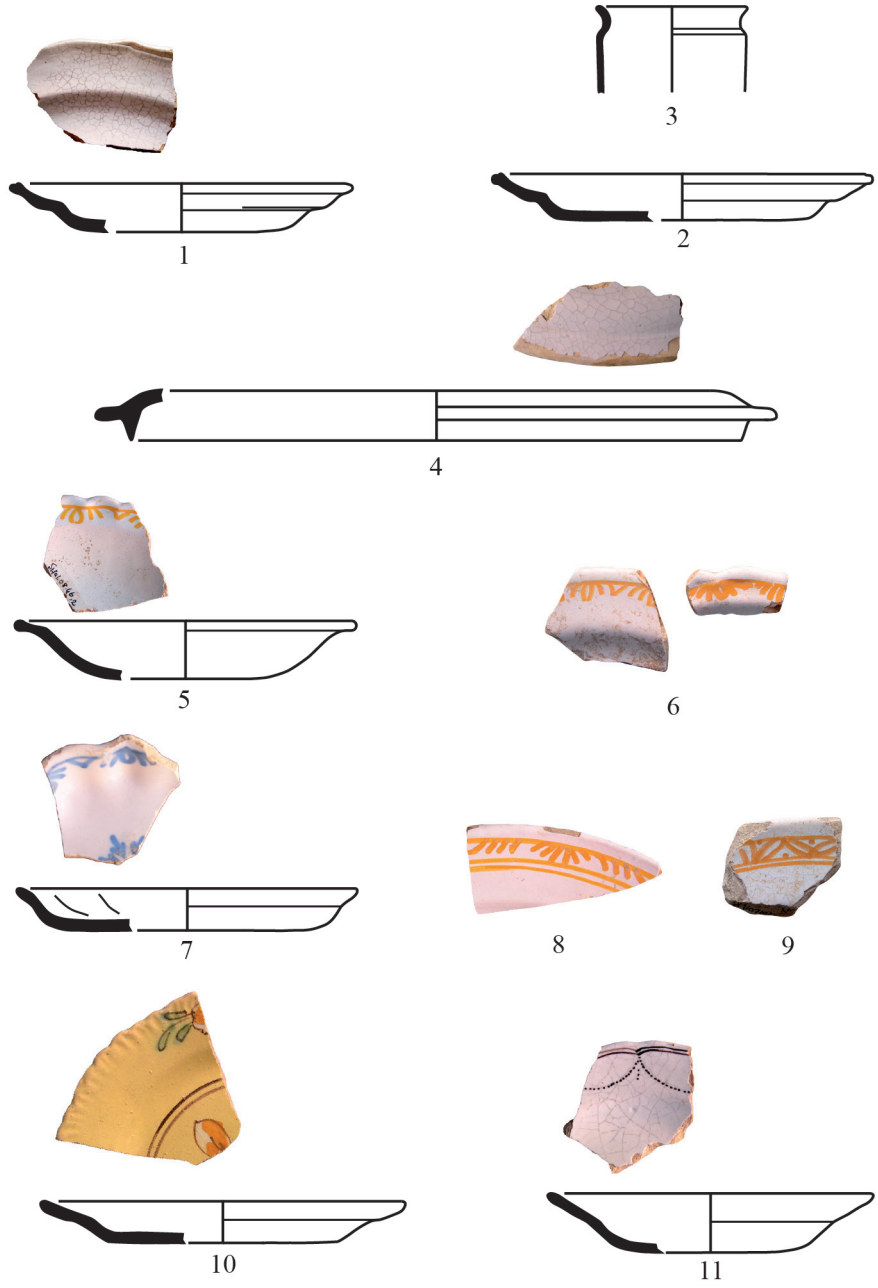


Fig. 13. — Faïences de Provence des ateliers de Varages et de Moustiers. Éch. 1/4.

Fig. 14. — Faïences fines du Staffordshire (1-4) ; porcelaines de Chine (5-8). Éch. 1/4.